

journal plein

d'humour et de bandes dessinées

déc. 73

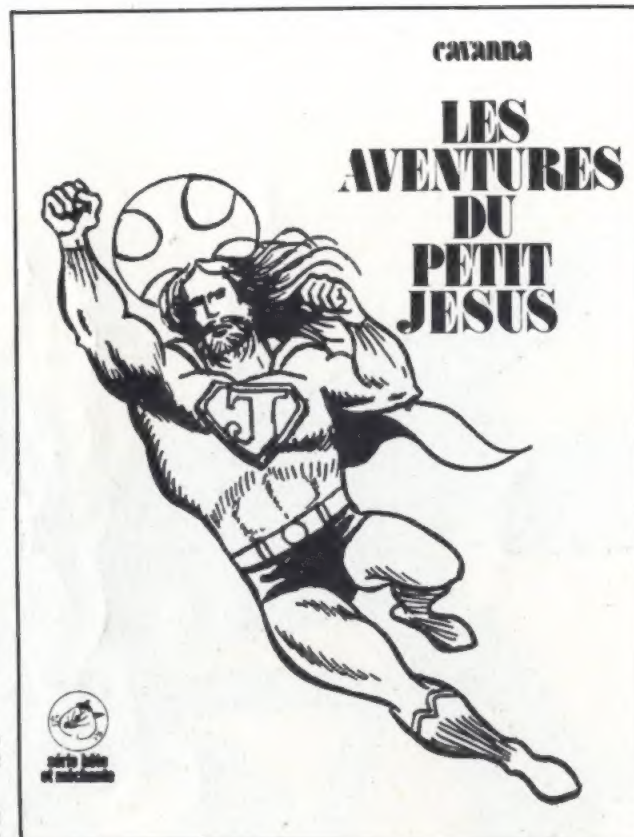
mensuel 5 francs

charlie



59

1. En ce temps-là, Dieu en eut assez d'être seulement le Dieu d'Israël.
2. Les temps avaient bien changé depuis Abraham. Les Romains étaient venus, et ils avaient posé le pied sur la Terre Sainte, et ils avaient vaincu le Peuple Elu, et le Peuple Elu, à quatre pattes, cirait les sandales des Romains.
3. Or les Romains adoraient des quantités de dieux, mais naturellement ces dieux étaient de faux dieux.
4. Car le Seigneur, le Dieu d'Israël, est le seul vrai Dieu.
5. Et le Peuple Elu était étonné de cela, et il pensait des pensées dans le dedans de sa tête, et ces pensées étaient mauvaises, et ces pensées étaient telles :
6. « Après tout, peut-être bien que beaucoup de faux dieux c'est plus fort qu'un vrai Dieu tout seul. »
7. Or le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, était un Dieu jaloux, et exigeant, et sévère, et vindicatif, et coléreux, et porté sur la bouche, et pontilleux sur le cérémonial, et aimant bien mais châtiant mieux, et pas toujours très soigné dans sa tenue, et constamment le sourcil froncé, et jamais la rigolade.
8. Et si le Peuple Elu supportait tout cela, et Lui rendait hommage, et Lui offrait des sacrifices coûteux et salissants, c'était bien parce qu'il était le seul vrai Dieu, naturellement.
9. Mais c'était bien un petit peu aussi parce qu'il était le plus fort et qu'avec Lui on était sûr de gagner à tous les coups,
10. Ou alors les prêtres n'étaient que de sales menteurs. Mais ça, c'est pas possible.
11. Or voici. Les Hébreux voyaient que les dieux des Romains étaient de bons bougres de dieux couronnés de roses, toujours prêts à boire un coup, toujours en train de fricoter dans l'herbe tendre avec des déesses à la cuisse légère, et rigolos comme tout, et pas fiers avec l'ouvrier,
12. Et qui, n'empêche, donnaient la victoire à leurs fidèles.
13. Et même si ce n'était qu'une victoire provisoire — car, naturellement, l'Eternel est le seul vrai Dieu, et il finit toujours par avoir le dernier mot, dût-il pour cela entasser les siècles sur les siècles et les éternités sur les éternités —
14. Même si ce n'était, donc, qu'une victoire provisoire, c'est quand même bien agréable d'être vainqueur, après tout on ne vit qu'une fois, et mieux vaut vivre sa petite vie riche et vainqueur que pauvre et vaincu.



en vente partout 20 F

15. Voilà ce que pensaient les Hébreux dans leurs têtes; et Dieu voyait cela, et Dieu ne se courrouçait point de cela.
16. Or, naguère, Dieu n'eût point manqué, devant de telles choses, de Se courroucer dans le paroxysme de Son courroux, et de laisser tomber sur les penseurs de pensées mauvaises Sa grande Pluie de feu et de soufre, ou Son Déluge de quarante jours, ou Ses dix Plaies, ou Sa Peste noire, ou quelque autre succulente malédiction d'entre Ses malédictions,
17. Mais certes Dieu n'eût pas laissé ça là.
18. Au lieu de cela, Dieu pensait dans Sa tête qu'il n'était pas beaucoup sorti de Son coin, ces derniers siècles,
19. Et que peut-être Il aurait dû voyager un peu, de temps en temps, ne serait-ce que pour Se tenir au courant.
20. Car Il avait beau être le seul vrai Dieu, Il ne se rappelait pas avoir créé tant de Romains, ni de Grecs, ni de Gaulois, ni de Germains, ni de Scythes, ni d'Ibères, ni de Nègres tout noirs.
21. Il avait même un petit peu oublié qu'il existât quelque chose au-delà des limites de la Terre Sainte.
22. Et peut-être qu'un Dieu qui se pose des questions au lieu de lâcher sa grande Pluie de soufre et de feu sans faire tant d'histoires est un Dieu pas très bien portant,
23. Ou peut-être un Dieu qui vieillit.
24. Or Dieu voyait aussi les faux dieux des Romains et toutes leurs impudicités,
25. Et Il méprisait ces parvenus, et Il ne leur adressait pas la parole,
26. Mais Il devait reconnaître qu'ils offraient beaucoup plus d'attraits aux fidèles, et que leurs autels étaient mieux fleuris que les Siens.
27. Alors Il Se demanda : « Pourquoi cela ? »
28. Et Il Se répondit en même temps, car Il est toute science et, de toute question, d'avance Il connaît la réponse : « Parce que leur mythologie est une mythologie pleine d'aventures et de péripéties, et parce que les peuples aiment les belles histoires, surtout lorsqu'elles finissent bien. »
29. Et Il Se répondit encore : « Parce que, aussi, on connaît leur visage, et que l'on en peut faire des portraits et des statues. Or les peuples aiment voir les visages de leurs dieux, surtout s'ils sont jolis garçons, surtout s'ils sont des déesses aux blanches cuisses. »



- 3 Pichard et Wolinski
- 10 PAULETTE
- 10 Reiser
- 13 LA VIE AU GRAND AIR
- 14 Feiffer
- 14 Smythe
- 17 ANDY CAPP
- 17 Cabu
- 17 CATHERINE
- 18 Brant Parker et Johnny Hart
- 20 WIZARD OF ID
- 20 Bill Tidy
- 24 FOSDYKE SAGA
- 24 Willem
- 26 Johnny Hart
- 28 B.C.
- 28 Frank Dickens
- 30 BRISTOW
- 30 Pérez
- 34 Hugot
- 35 Schultz
- 40 PEANUTS
- 40 Chris Flicher
- 41 CHARLIE LE SWINGUEUR
- 41 Fleisher
- 43 BETTY BOOP
- 43 Knerr
- 45 FELIX LE CHAT
- 49 Copi
- 55 Jacovitti
- 57 Crepax
- 57 BELINDA
- 82 Glénat-Guttin
- 84 LA GAZETTE
- 84 Herriman
- 86 KRAZY KAT
- 86 Andrevon
- 87 Jacovitti



Après un numéro de « Charlie » très anglais, un numéro très italien, ce qui n'exclut pas l'humour anglais, « Belinda », de Crepax date des folles années 67 où tout ce qui était « in » venait de Londres. Vous souvenez-vous ? Nous dansions le jerk, nous écoutions les Beatles, nous nous retournions sur les mini-jupes. Les femmes n'avaient pas encore toutes ces maudits collants ! Les ouvriers n'avaient pas encore les cheveux longs, et personne ne savait qu'après 68 rien ne serait plus pareil. Crepax était décontracté parce qu'il ne savait pas encore qu'il avait tant de talent et il n'avait pas peur de faire autre chose que des chefs-d'œuvre. « Belinda », c'est pas un chef-d'œuvre mais c'est chouette comme tout.

— Jacovitti, j'ai l'impression d'avoir toujours connu ses dessins un peu comme pour Dubout. Il y a pourtant peu de temps que je sais, parce qu'il me l'a écrit, que Benito Jacovitti n'a que 50 ans, 1,86 m, 90 kilos, une femme et une fille, un chat et un cigare. C'est une très bonne idée de la part du journal milanais « Linus » de lui avoir demandé une bande où il ferait un peu tout ce qu'il veut, et c'est une bonne idée du journal « Charlie » de vous le présenter en deuxième

exclusivité. Jacovitti en liberté sans les contraintes de la presse « enfantine » c'est quelque chose d'énorme. Hugot notre lecteur en chef n'en est pas encore revenu et pourtant il en a vu d'autres.

— Hugot n'est pas aussi idiot que ses dessins le paraissent. Un jour il aura peut-être même du talent si Cavanna le remarque...

— Copi est doué comme tous les Argentins qui ne sont pas en Argentine. Il nous a fait une petite histoire avec un peu de couleurs très chic.

— Nostalgie, les années 30, avec « Betty Boop », « Félix le Chat » et « Dingle Hoofer und his dog » par Knerr. Tout cela remue, c'est bien dessiné et c'est gentil. Ça repose. Nous retrouvons notre âme d'enfant. Ah la la ! de mon temps les enfants étaient de vrais enfants ils ne faisaient pas de politique et ils ne se droguaient qu'à la confiture, les adultes étaient de vrais adultes, aussi. Ils ne lisaient les bandes dessinées qu'en cachette.

Fin de Ras-le-Bol-ville. Ça ne finit pas si mal que ça. Paulette a eu tort de vouloir refaire le monde, mais elle recommencera, c'est sûr.

— Andrevon inaugure une rubrique de

science-fiction ce qui est un prétexte pour raconter n'importe quoi. Vous devriez lire les livres d'Andrevon parus dans la collection « Présence du Futur ». Il est pessimiste comme un fou, ce garçon, mais ça ne l'empêche pas d'être drôle. Si un jour je me retrouve sur un stade avec les mains sur la tête, j'espère qu'il sera avec moi pour ricaner des gardes qui nous donneront des coups de crosse.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Wolinski
Auge tutélaire : Cavanna
Espion : Willem
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5^e
Téléphone : 633-27-34
Abonnement 12 n° : 50 F
Etranger : 55 F
Dépôt légal : 4^e trim. 1973
Imprimerie : L.M.F., Paris-20^e
Distribution : N.M.P.P.

PAULETTE

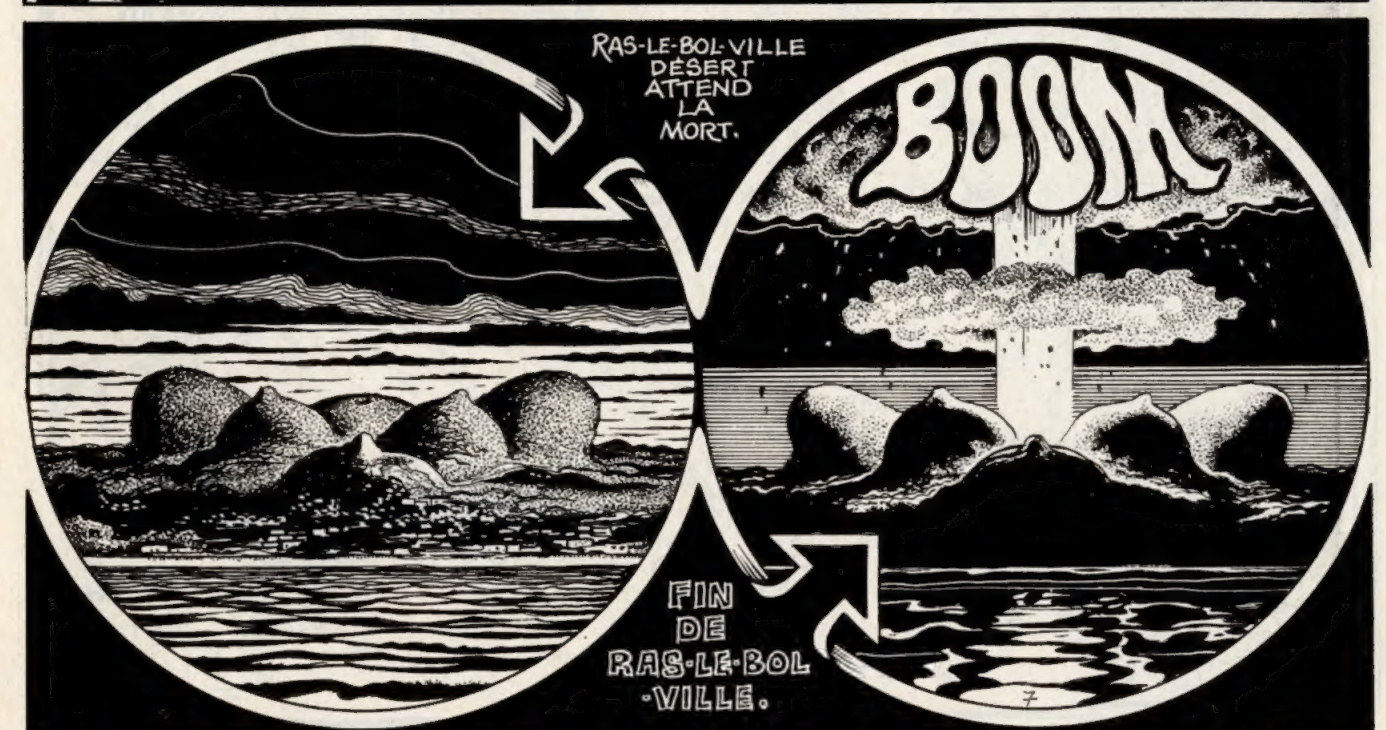
Histoire
WOLINSKI
Personnages
G. RICHARD

PAULETTE. — C'était presque fini le mois dernier et c'était la fête. C'est toujours la fête mais c'est l'aube aux doigts de rose. Paulette a les fesses cernées de mauve, le jour point. Les bandes dessinées deviennent mélancoliques, un accord de guitare peut-être...









LA VIE AU GRAND AIR





Feiffer

J'AI HORREUR DU
MATIN.



J'AI HORREUR DE PRENDRE
LE BUS POUR ALLER TRAVAILER.

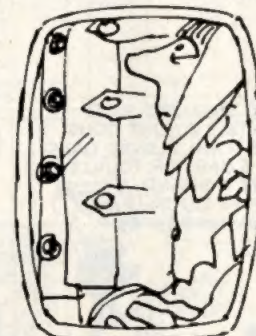


© 1972 JUB FEIFFER 2-13

J'AI HORREUR DE
TRAVAILLER.



J'AI HORREUR DE
RENTRE CHEZ MOI
APRÈS LE TRAVAIL.



QUELQUEFOIS JE
ME DIS...



QUEL SOULAGEMENT
CE SERAIT D'ÉCHAPPER
À TOUT ÇA ET DE ME
MARIER.

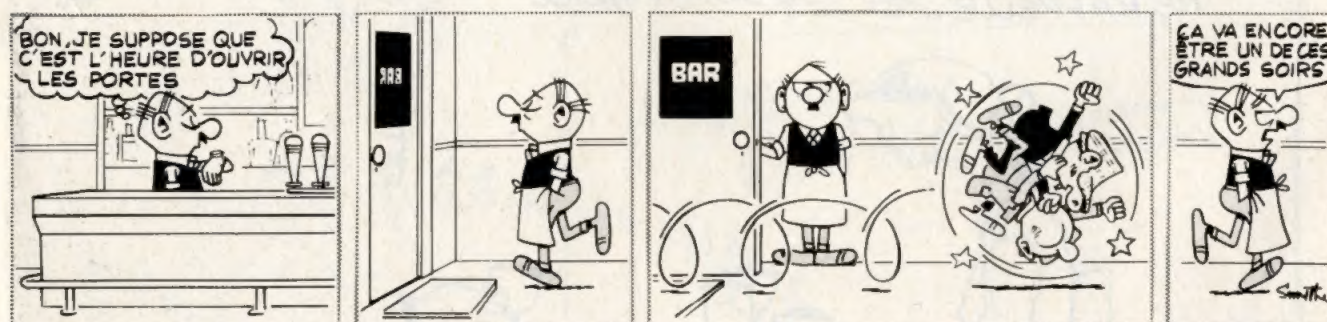
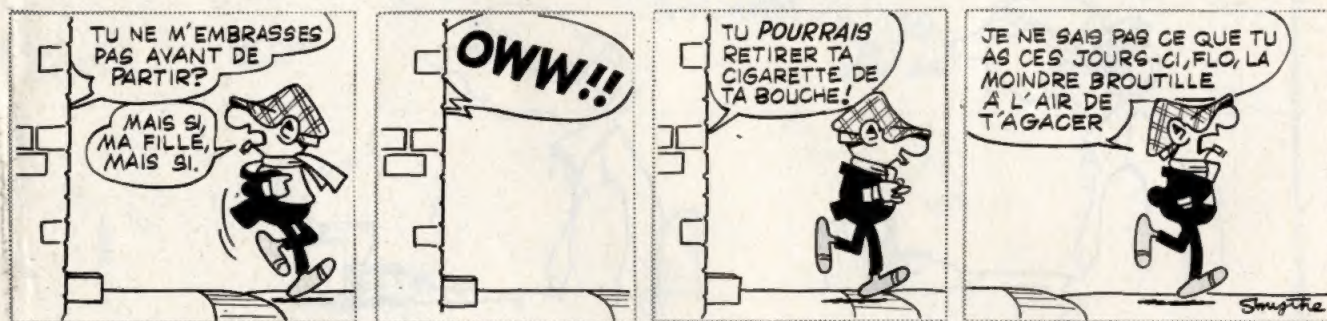


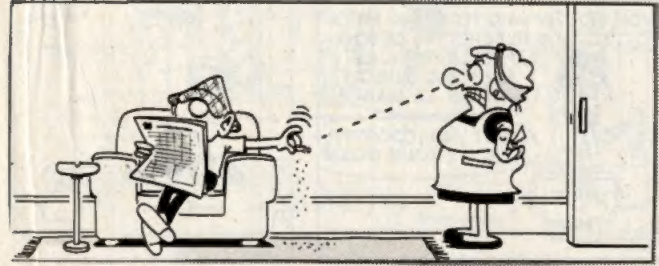
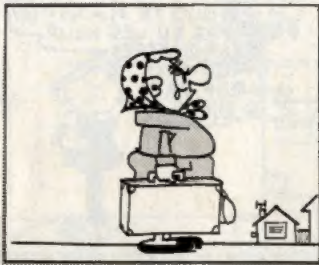
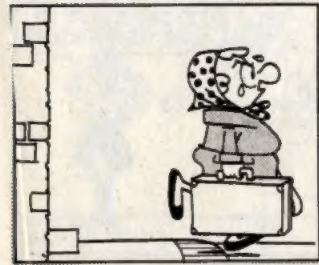
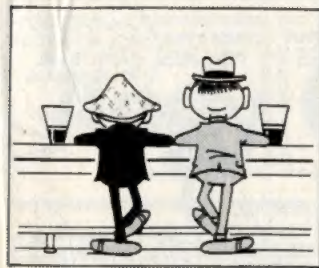
ET PUIS JE
ME RAPPELLE...

JE SUIS MARIÉE



Andy Capp



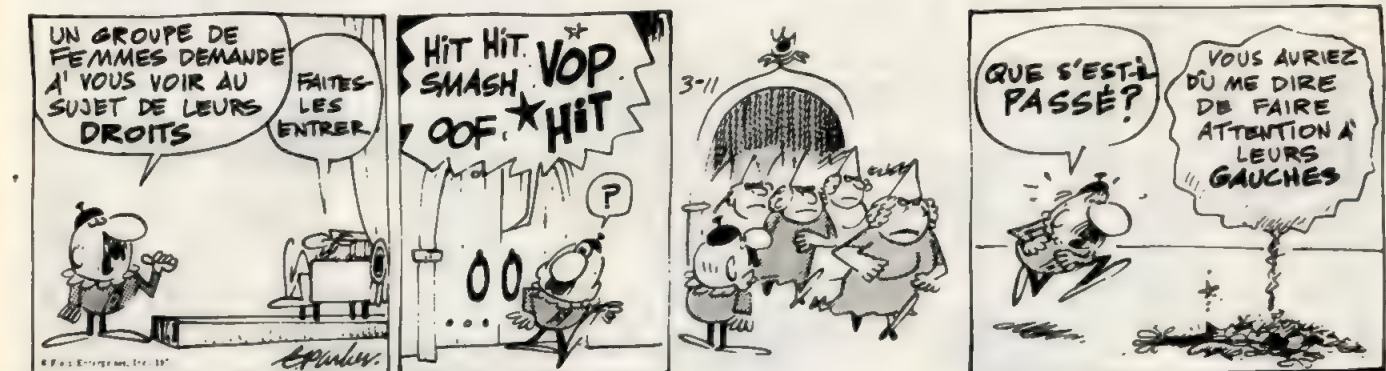
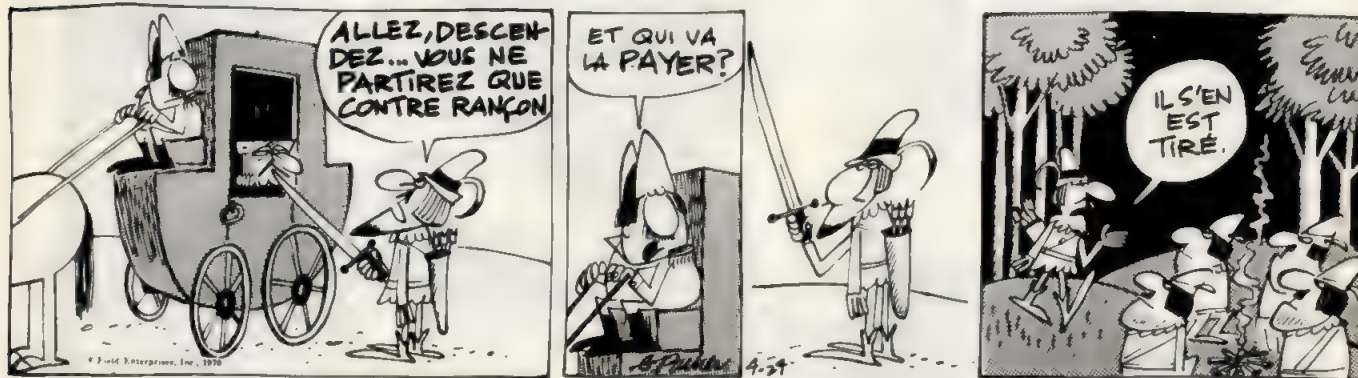
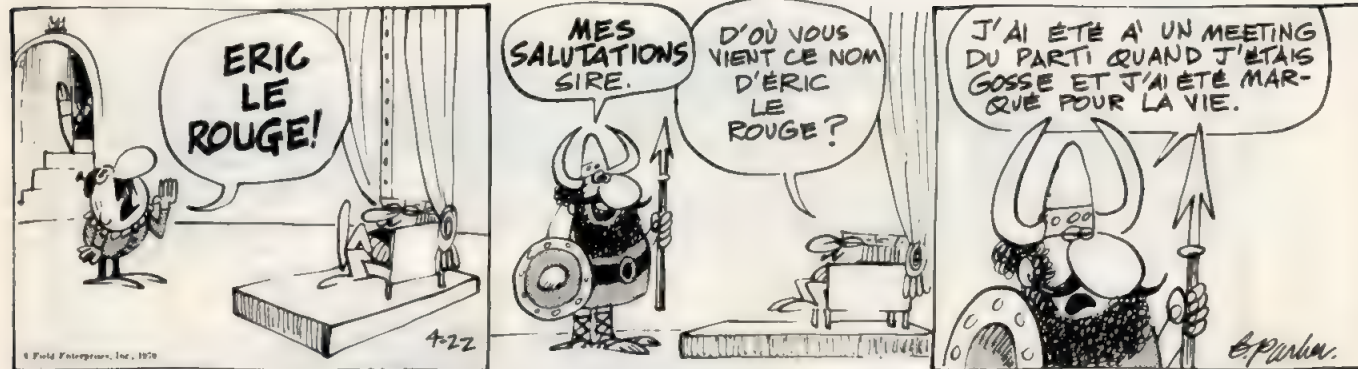


Catherine



the WIZARD of ID

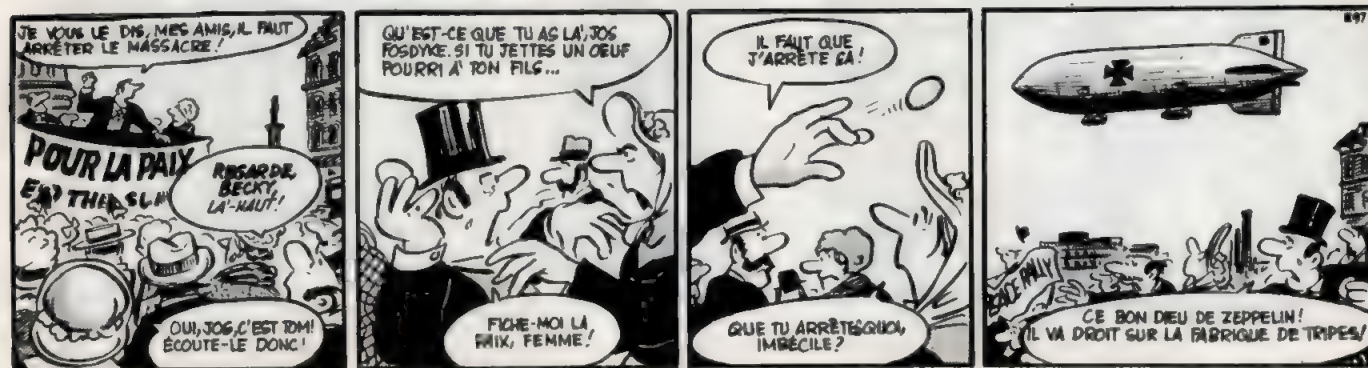
by Brant parker and Johnny hart

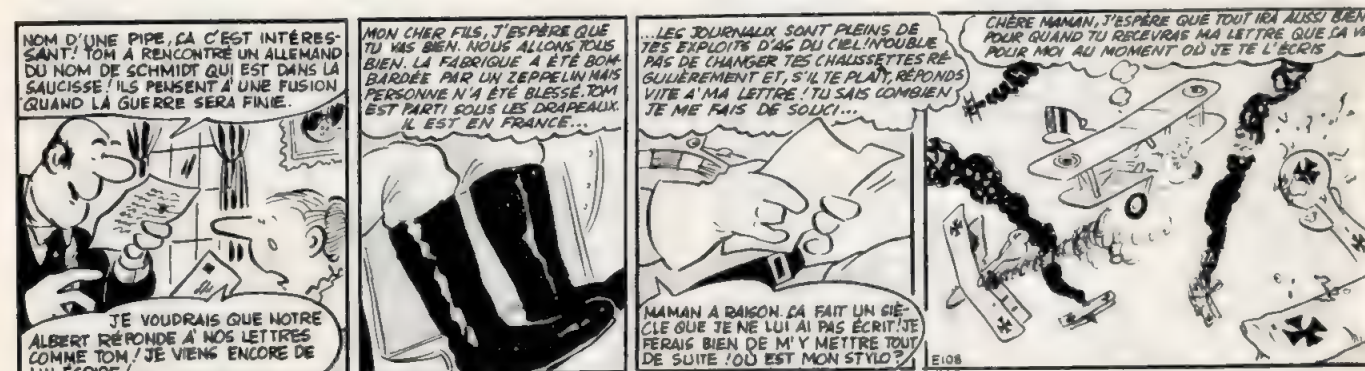
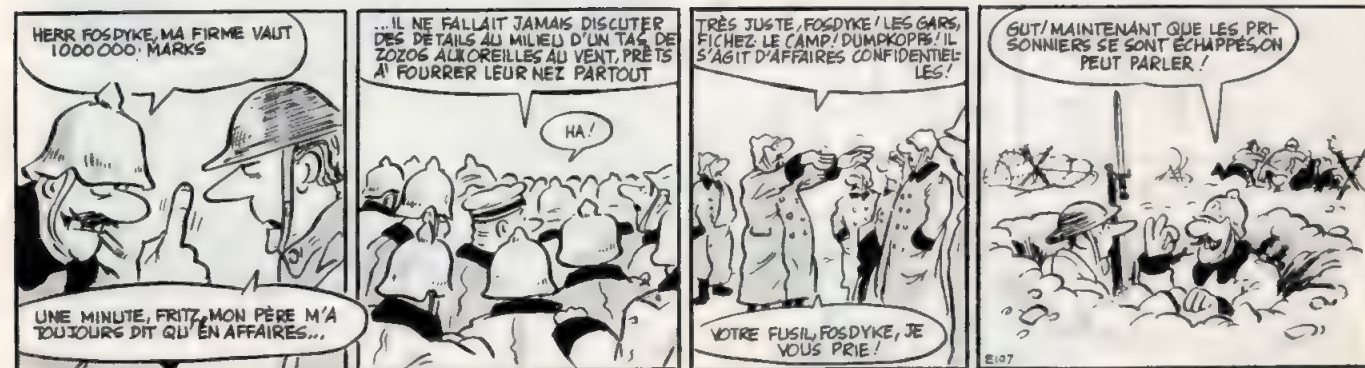


bill tidy

FOSDYKE SAGA. — Quand les ouvriers s'enrichissent, ça fait des capitalistes de plus et la guerre éclate. A suivre...

FOSDYKE SAGA





à suivre

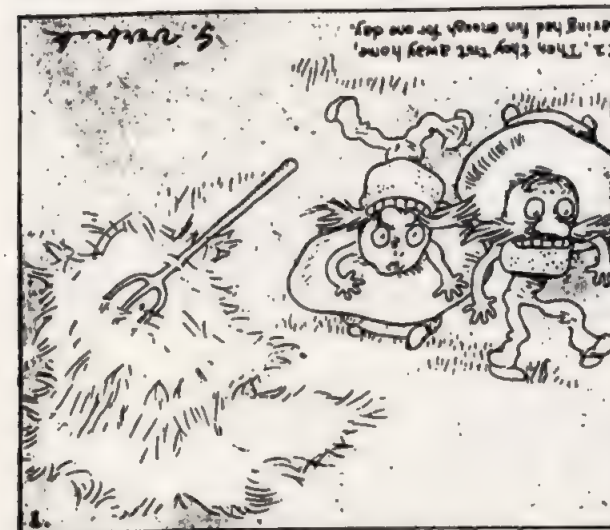
CHEZ LES SEULE HILSE

De temps en temps je rencontre des gens dont la face me souvient aux certains caricatures d'autrefois: quand on tournait le dessin dessus-dessous on trouvait un autre face! Il y avait même un dessinateur qui ne faisait pas seulement des dessins entiers à regarder de deux côtés, mais des bandes dessinées. Gustave Verbeek faisait déjà pendant des années des illustrations, dessins d'humour pour des journaux américains quand il à 36 ans commençait ses "incroyables dessus-dessous", dans le "New York Herald". C'est un procédé qui pourrait devenir actuel, avec la machine menaçante de papier. Chaque semaine il faisait six dessins dans lesquels une petite fille "Little Lady Lovekins" s'attirait les difficultés. Quand on tournait la page on lisait comme un vieux bonhomme "Old Man Muffaroo" l'aidait sortir de ses ennuis, dans les mêmes six dessins, bien entendu. Les complications pour les dessinateur étaient naturellement sans fin: le sixième dessin était (tourné) le septième, le premier était aussi le dernier etc. En tournant la fille devenait souvent le "Old Man Muffaroo" et vice versa. Les décors étaient souvent des broussailles ou de l'herbe, devenant des arbres dans la deuxième moitié de l'histoire. Quand le duo passe un palais, Verbeek dessine ce palais reflété dans un lac, ainsi capable de l'utiliser encore dessus-dessous.



Après soixante quatre des ces 'Upside-Downs', Verbeek (son père était missionnaire à Tokio) arrêtait en janvier 1905. Il contribuait encore des autres bandes dessinées au "New York Herald" pour finalement se consacrer à la peinture "serieuse" jusqu'à sa mort en '37. En 1905 On publiait un recueil de 25 aventures de "Lady Lovekins", un livre qui est totalement disparu. Une seule exemplaire doit encore exister dans une bibliothèque le "Library of Congress" aux États Unis, mais on n'y arrive pas à le retrouver. Il y a ± dix ans un nouveau recueil était publié (chez Nostalgie Press si je ne me trompe pas). Récemment le "Real Free Press" (Oude Nieuwstraat 10, AMSTERDAM) a encore frappé, en publiant un recueil de 27 planches de Verbeek, "The Incredible Upside-Downs" avec deux préfaces (qui ne sont pas lisibles aux dessus-dessous): une pour enfants et une pour adultes. Le tout en version originale. Avec frais de poste ça coûte 8,40 florins, environ treize francs (payer d'avance).

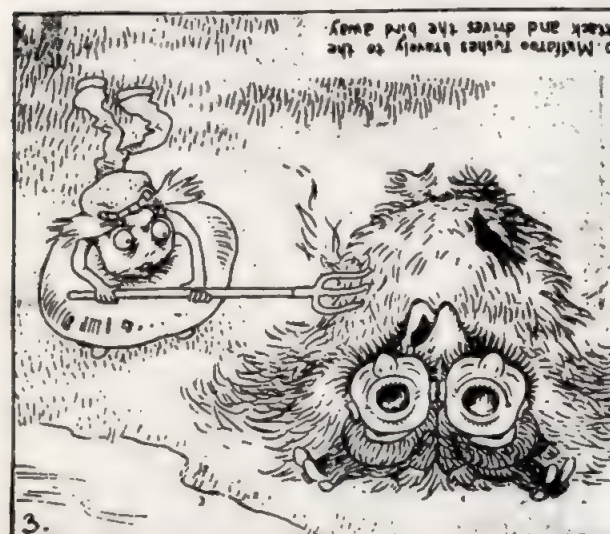
The Upside Downs of LITTLE LADY LOVEKINS and OLD MAN MUFFAROO A jolly Day after Small Game



Muffaroo takes a walk in the hayfields; Lovekins follows.



She stops to watch two dwarfs who are tossing the hay.



Soon she hears a loud snoring and sees them fast asleep



So she moves away, softly, taking the pitchfork with her.



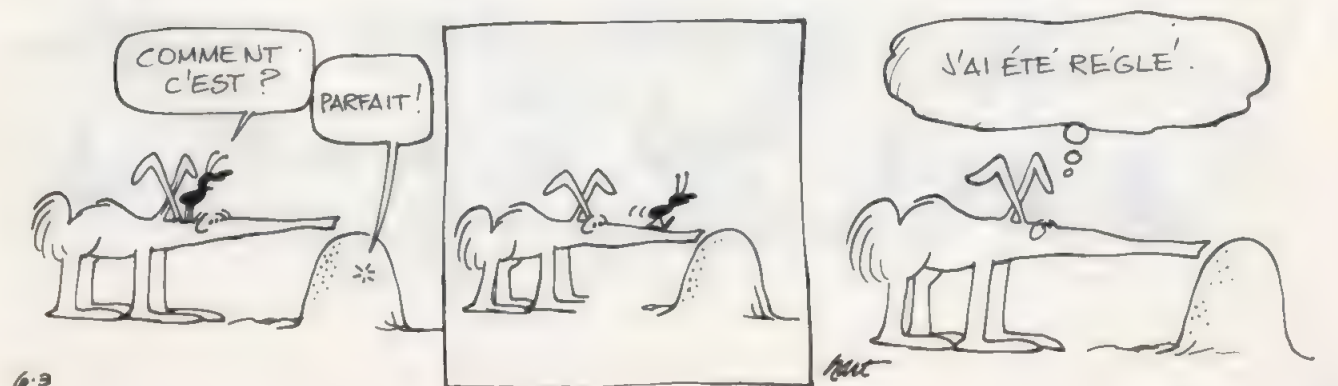
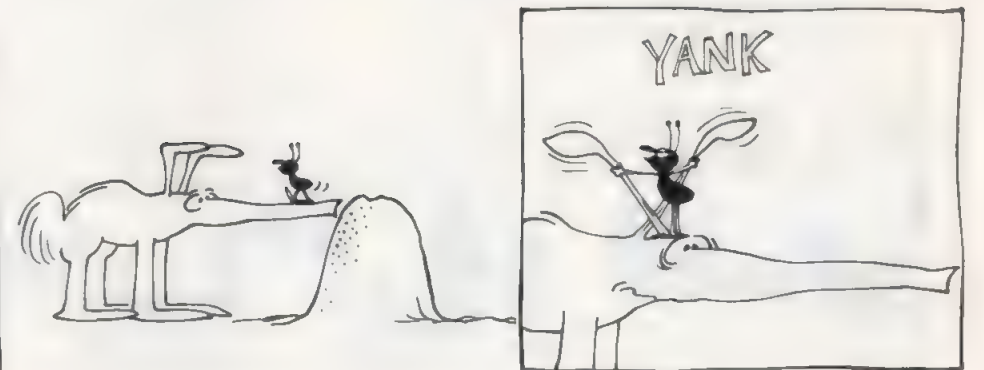
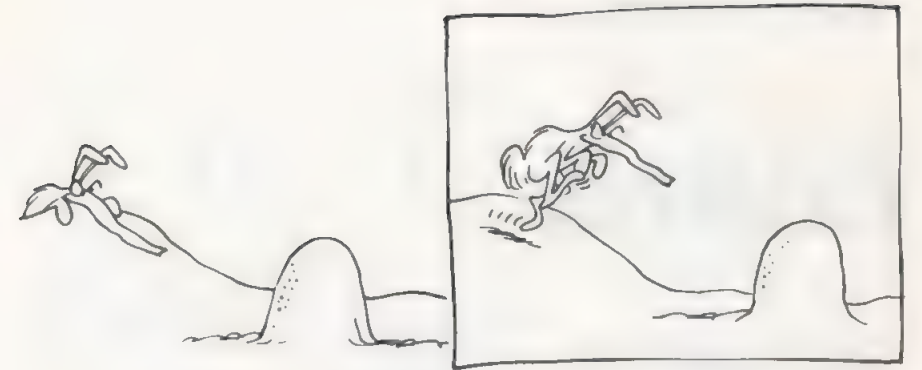
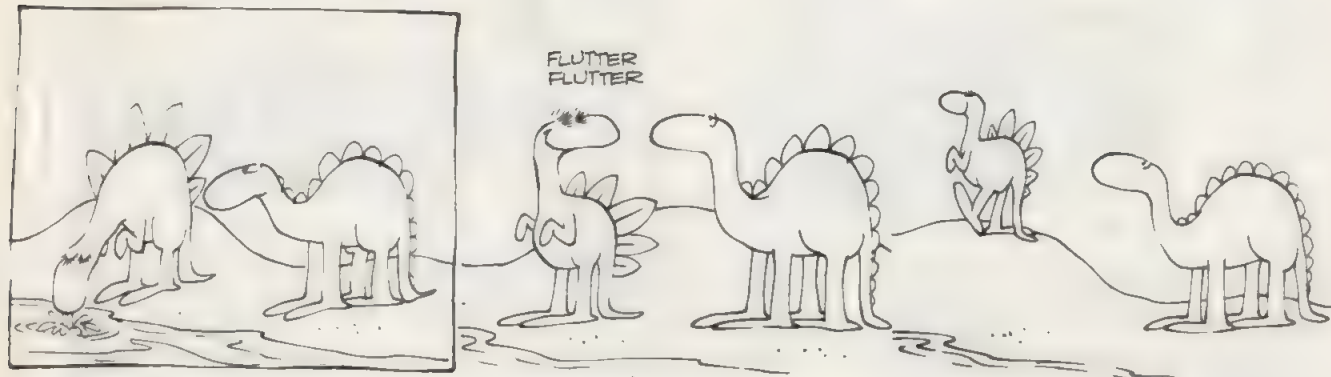
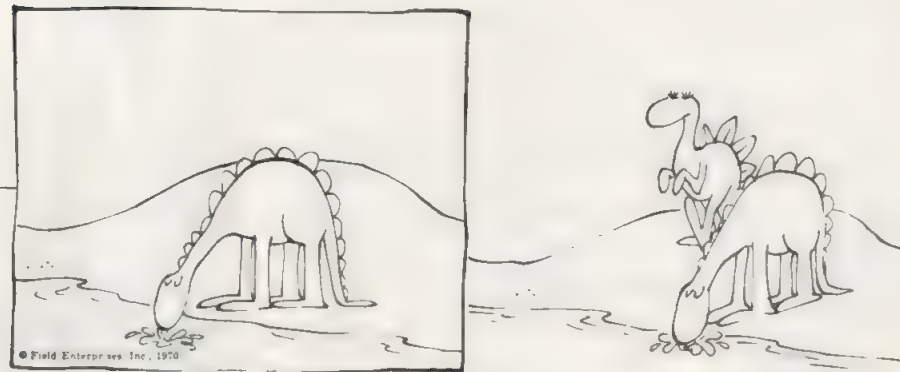
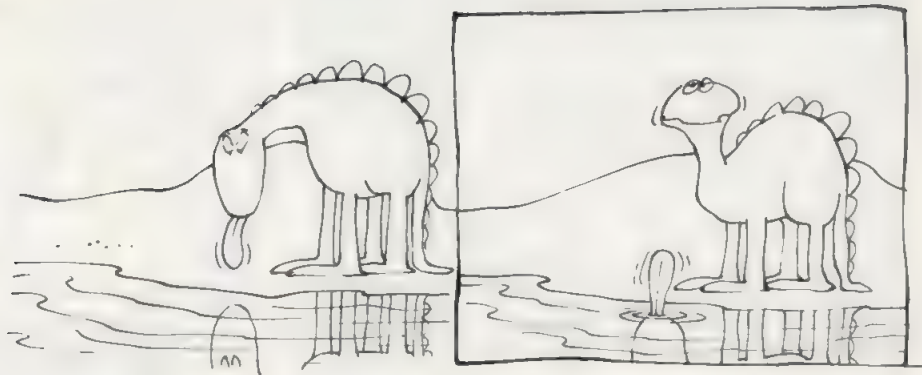
When she rejoins Muffaroo, he shows her a drowned owl



Further on, they wade across a swiftly running stream.

JOHNNY HART

BK
(AVANT JÉSUS CHRIST)



Bristow

J'AI DE LA PEINE POUR SIR REGINALD CHESTER-PERRY LE FONDATEUR DE LA FIRMÉ

COMME IL EST PARTI SUR SON YACHT EN MÉDITERRANÉE IL VA MANQUER LE NUMÉRO D'ÉTÉ DU JOURNAL DE LA MAISON...

IL FAUT REMÉDIER À CET ÉTAT DE CHOSSES...

JE VAIS LE LUI EXPÉDIER!

QUE DITES-VOUS DE ÇA?

UN VRAI YACHT DE LUXE POUR ALLER SUR L'EAU...

UNE DEMI-DOUZAINE DE CHAMBRES D'APPARAT... UN CINÉMA... UNE PISCINE... UNE SALLE DE BILLARD... UN RESTAURANT...

QU'EST-CE QUI VOUS ARRIVE, BRISTOW?

JE VOUS ENMÈNERAI SUR MON JOLI BATEAU!

TOUT LE MONDE A LA MER!

...UN CUISINIER FRANÇAIS ET UN ÉQUIPAGE DE TRENTE MARINS EXPÉRIMENTÉS ET TRIÉS SUR LE VOLET...

ET NOUS Y REVOILA...

ORGANISONS-NOUS... BUVARD... RÉGLE... EPINGLES... TROMBONES...

LE STYLO EST REMPLI...

LE CRAYON AIGUISÉ...

JE CROIS QUE C'EST À PEU PRÈS TOUT...

CINQ MINUTES DE REPOS!

CE JONES EST EXASPERANT...

VOILA QU'IL S'EST MIS À DEVENIR CONSCIENCIEUX...

IL ARRIVE DE BONNE HEURE. IL PART APRÈS TOUT LE MONDE...

IL NE S'ARRÊTE JAMAIS UNE MINUTE POUR DISCUTER...

JE SUPPOSE QU'IL FALLAIT S'Y ATTENDRE...

IL A VENDU SON ÂME À LA COMPAGNIE!

IL NE SE PERMET PAS DE DONNER DES COUPS DE TÉLÉPHONE PERSONNELS...

IL A EU UNE AUGMENTATION DE CINQ SHILLINGS IL N'Y A PAS LONGTEMPS...

JE ME DEMANDE SI JONES TRAVAILLE VRAIMENT TANT QUE ÇA...

IL S'EST CONSTRUIT UNE BARRICADE DE LIVRES ET DE FICHES...

JE ME DEMANDE CE QU'IL CACHE...

MOI J'AI CELUI DE E A K...

A' LUI DE JOUER!

ÇA NE LUI SERVIRA À RIEN DE ME BOUCHER LA VUE AVEC L'ANNUAIRE DE A A D...

CE JONES A UN CULOT!

IL A FAIT DES MOTS CROISÉS TOUTE LA SEMAINE...

C'EST CE QUE J'APPELLE S'OCTROYER UN AVANTAGE MALHONNÊTE...

JE ME DEMANDE CE QUI ME RETIENT D'ÉCRIRE AU CHEF DE LA COMPTABILITÉ...

"CHER MONSIEUR, ON VOUS VOLE!"

PENDANT SES HEURES DE TRAVAIL, DES MOTS CROISÉS!!

ET DIRE QUE LA MAISON A EU LA GENTILLESSE DE LUI DONNER UNE AUGMENTATION LE MOIS DERNIER!!

ÇA DOIT ÊTRE MARRANT DE TRAVAILLER À LA COMPTABILITÉ...

ÊTRE ASSIS LÀ AVEC TOUTES CES ENVELOPPES DE PAYS AUTOUR DE VOUS... GRISANT...

UN BUREAU PLACÉ À DISTANCE CONVENABLE DE LA PORTE...

ET UNE VOITURE DE COURSE QUI VOUS ATTEND À L'EXTÉRIEUR!

J'EN AI ASSEZ...

IL ME FAUT UN PEU D'AVENTURE...

JE VAIS M'ATTACHER UN MOUCHOIR AUTOUR DE LA TÊTE...

OUVRIR BRUSQUEMENT LA PORTE DU BUREAU DE LA COMPTABILITÉ ET CRIER: "C'EST UN HOLD-UP!"

ILS RAFFOLENT DE TOUT CE QUI EST SUBTIL...

ME PRÉCIPITER DANS LE CORRIDOR...

ILS ADORENT CE GENRE DE PLAISANTERIES, À LA COMPTABILITÉ...

CES SERVEUSES DE THÉ ONT QUAND MÊME DE LA CHANCE...

JE SAIS QU'ELLES SONT AUX ORDRES DE TOUT LE MONDE...

JE SAIS QUE LEUR SALAIRE EST MAIGRE...

MAIS CE N'EST JAMAIS QU'UN CÔTÉ DES CHOSSES...

L'UNIFORME EST FOURNI ET ELLES AUTANT DE THÉ QU'ELLES LE VEULENT!

ON PEUT LE DIRE...

EN VOILA QUI NE S'EMBÊTENT PAS...

JE SAIS QUE LEURS HEURES SONT LONGUES

ET JE SAIS QUE LEURS CONDITIONS DE TRAVAIL SONT DURES...

IL FAUT REGARDER L'AUTRE...

BUSBY, FIFI, JUDY, LES NUITS

Ce n'est pas la première fois que je vous parle de Busby Berkeley et ce n'est sûrement pas la dernière non plus parce que c'est une des trois ou quatre choses qui m'intéressent dans la vie. Je vous parlerai des autres en 1985, quand les mœurs de l'hexagone auront enfin fini d'évoluer et que nous serons tous adultes. En attendant, il me souvient d'avoir signalé ici l'existence d'un disque où sont repiquées les musiques des plus belles cérémonies berkeleyennes. Vous l'avez acheté, il est dans votre discothèque au rayon « curiosa » ou au rayon « chefs-d'œuvre de la musique populaire du XXe siècle », vous l'écoutez trois fois par semaine, sa pochette est déjà toute patatinée et il vous a brouillés définitivement avec les trois quarts de vos amis et connaissances, ce qui est une bonne chose, car vous fréquentez trop de gens qui ne s'intéressent à rien d'intelligent.

Ce qui manque à votre bonheur, ce sont les images qui vont avec les musiques. Il y en a beaucoup sur la pochette du disque, sans doute, mais il est évident que ça ne suffit pas. Vous avez consulté les programmes des salles dites d'art et d'essai et les feuilles ronéotées de la Cinémathèque et vous avez constaté qu'il n'était pas facile de voir des films de Busby Berkeley en France et encore moins en Navarre. Vous en souffrez. Heureusement, il existe un remède à votre souffrance et je vous le donne. Enfin, façon de parler. Il s'appelle **The Busby Berkeley Book**. Comme son nom l'indique, c'est un livre qui parle de Busby Berkeley. Un livre de 192 pages, cartonné, imprimé sur beau papier glacé et qui rend compte de toute la carrière de l'auteur des **Gold diggers** en ne négligeant aucun film de seconde zone dont il ait réglé quelques minutes de chorégraphie utilitaire. Bien entendu, c'est abondamment, superbement, voluptueusement, lascivement, extatiquement illustré. En médaillons, en culs de lampes, en séquences-vignettes, en pleine et en double page. Rien ne manque : ni les indiennes de **Whoopie**, ni les filles-gratte-ciels de **42e Rue**, ni les 24 violonistes de **Gold diggers of 1933**, ni les nageuses de **Footlight parade**, ni les filles-harpes de **Fashions of 1934**, ni les 55 pianistes de **Gold diggers of 1935**, ni le visage renversé de Winifred Shaw se transformant en Manhattan, sa cigarette pointée vers le ciel devenant insensiblement l'Empire State Building, ni le visage de Ruby Keeler brisé et reconstruit en un gigantesque puzzle dont les girls portent à bout de bras les morceaux, ni le corps expéditionnaire hollywoodien de **Gold diggers of 1937**, ni Eleanor Powell face au peloton d'exécution de **Lady be good**, ni Carmen Miranda coiffée de bananes arborescentes de **The gang's all here**, ni Esther Williams et ses aquacades crépitantes,



The Busby Berkeley Book est par excellence le cadeau à se faire envoyer par l'oncle d'Amérique, mais on peut le commander à la librairie du Minotaure (2, rue des Beaux-Arts, à Paris) qui se fera un plaisir de vous inscrire sur ses listes d'attente. Il vous apprendra qu'il fut un temps où le cinéma était un art de l'imagination, de l'invention, du délire visuel et vous vous rendrez compte tout de suite, si vous avez regardé un tant soit peu les innombrables albums sur le cinéma qui se publient aux USA depuis quelques années, que celui-ci est de très loin le meilleur et le plus intelligent de tous. Le seul, en tout cas, dont les auteurs ne se soient pas contentés de réunir des docu-



ments photographiques et des fiches techniques sans s'imposer le plus petit effort de réflexion critique. Ces hommes intègres se nomment Tony Thomas et Jim Terry, leur éditeur est la New York Graphic Society de Greenwich, Connecticut et le fruit de leurs travaux se vend 14 dollars et 95 cents. C'est un peu cher mais ça en vaut rudement la peine.

Come on up and see me sometime

On peut se demander pourquoi il a fallu attendre si longtemps pour qu'on puisse voir le film de Mae West dans le flot de reprises américaines qui déferle sur Paris depuis une dizaine d'années bientôt. Et on peut aussi se demander pourquoi c'est **Fifi peau de pêche** qui est à l'honneur, alors qu'il ne s'agit pas du meilleur film de cette dame. **Fifi**, il est vrai, est peut-être le plus connu ici et cela doit tenir à son titre français, qui est excellent, alors que son titre américain est tout ce qu'il y a de plus quelconque (**Everyday's a holiday**). De toute façon les jeunes Français vont enfin connaître ce monstre dévorant dont ils entendent parler depuis si longtemps. Ils verront comment il s'y prend pour soutenir la campagne électorale du maire de New York, comment il gagne sa vie en vendant le pont de Brooklyn à des pochards germaniques ahuris, comment il ondule et roule les yeux au passage des proies masculines égarées sur son territoire et ils verront l'idée baroque qu'il se fait du charme des chanteuses françaises. Le monstre Mae West, il faut absolument « monter le voir un de ces jours » comme il nous y invite dans tous ses films. Décembre à Paris sera le mois des monstres, d'ailleurs. Le mois des stars. On va finalement reprendre **A star is born** et dans une version comprenant vingt bonnes minutes de plus que ce que nous avons vu jusqu'ici. **A star is born**, on sait ce que c'est. Ça s'appelle **Une étoile est née** en français et c'est le monument élevé à la gloire de Judy Garland par son mari Sid Luft (producteur), George Cukor (réalisateur) et les frères Warner (producteurs-distributeurs). On sait qu'il y a là-dedans quelques-uns des plus beaux numéros musicaux jamais tournés à Hollywood : Judy racontant sa journée de travail à son mari (elle est vedette de comédie musicale de son métier), Judy racontant sa vie depuis sa naissance dans les coulisses du Princess Theatre à Pocatello (Idaho) jusqu'à son triomphe newyorkais où elle chante **Swanee** devant un rideau de roses rouges, Judy lançant le « torch song » le plus vibrant de l'histoire du « torch song » (si vous ne savez pas ce que c'est qu'un « torch song » allez voir le film et guettez la séquence où elle chante avec quelques musiciens de jazz, dans un café, tard dans la nuit, après la fermeture, la chanson s'appelle **The mat that got away**). Tout cela vous fait deviner qu'il faut aussi absolument voir **A star is born**. D'ailleurs, c'est en scope, en couleurs, ça dure

trois heures, et le moins qu'on puisse dire est qu'on en a pour son argent. L'initiative de cette reprise est due au Studio Action qui va également présenter, courant décembre, un autre grand film de Judy, **The clock**, réalisé par Minnelli en 1944 et jamais sorti en France. **The clock** n'est pas un film musical et Judy n'y chante pas une note mais il n'empêche que c'est un beau film avec de superbes séquences de gares newyorkaises (Grand Central), des promenades dans les rues et toutes sortes de choses très gentilles et très émouvantes comme on savait en faire dans ce temps-là.

Les nuits de décembre

La mode est aux nuits. Il y a des nuits de l'épouvante, du rire, du documentaire de papa, des nuits de tout ce qu'on veut. Il me semble que cette mode est partie de l'Olympic, cinéma du 14e arrondissement animé par Frédéric Mitterand et des tas de gens qui aiment bien glander dans les endroits où on passe des films, même si ils ne vont pas toujours les voir. Je veux dire qu'ils sont dans les couloirs, qu'ils téléphonent, qu'ils s'agitent beaucoup, toujours autour du cinéma, et qu'ils en font tellement qu'ils n'ont même plus le temps de rester cinq minutes devant un écran. Ce vinaigre étant pissé, annonçons qu'il y aura quand même de bonnes choses à l'Olympic en décembre (et même en janvier). Le programme de ces folies nocturnes comprend : des courts métrages français généralement primés et labellisés, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient tous répugnants (il faut voir en particulier **The first motion picture**, animation cinématographique des photos d'Edward Muybridge, **La fabrique de tisane**, exploités et exploitées au cœur d'une nature maigrichonne, **Une femme qui se poudre**, goyisque et grotesque, **Mutations**, un homme qui vole de ses propres ailes ce qui est très beau à regarder). Tout cela se passe le 30 novembre et le 1er décembre. Le 14 et le 15 décembre, nuits de la séduction et des beaux ténébreux. Quatre films dont deux conneries dépourvues de tout intérêt et qui tendraient à prouver que les programmes de l'Olympic ne sont pas si bien faits que ça, mais en revanche, **Le chant de l'exilé** (Tino Rossi en 1943) et le classique **Aigle noir** de Valentino. **Le chant de l'exilé** (« Tes beaux yeux sont des étoiles ô Paquita mon amour et quand ton regard se voile tout mon cœur bat sans retour ») il faut avoir vu et entendu ça au moins une fois dans sa vie. Vers le 15 janvier enfin, nuits du péplum avec des Hercule, des gladiateurs, des Ulysse, des Sapho et des Messaline. Et pour en finir avec toute cette publicité si peu clandestine et néanmoins gratuite (hélas) ajoutons que l'Olympic va sortir trois films de Schroeter dont la **Salomé** dont je vous ai parlé le mois dernier, **La mort de Maria Malibran** et **Willow springs**.



NOËLS DU GRAND CAPITAL TRIOMPHANT

Clarence P. Hornung, qui a pillé les magazines américains et anglais de la fin du siècle dernier pour réaliser l'album publié par Dover Press, déclare que l'iconographie des aspects profanes de la fête de Noël est rare et d'une date récente. La première carte de Noël, en effet, aurait été imprimée en 1843 et la plupart des artistes qui ont donné les chefs-d'œuvre de Noël

vivaient encore il n'y a pas si longtemps : Walter Crane Randolph Caldecott ou Tom Nast. Il suffit cependant d'ouvrir le mince album de Hornung pour être immédiatement plongé dans un monde qui nous paraît aussi improbable que celui du magicien d'Oz alors qu'il est le reflet fidèle du comportement de la société victorienne, le reflet de ses croyances, naïves ou hypocrites, de ses enthousiasmes, de sa sensiblerie, de sa conscience impérieusement bonne. Les « cartoonists » des Noëls victoriens ont au plus haut point le sens du décor : à chaque page, nous sommes dans un film de Vincente





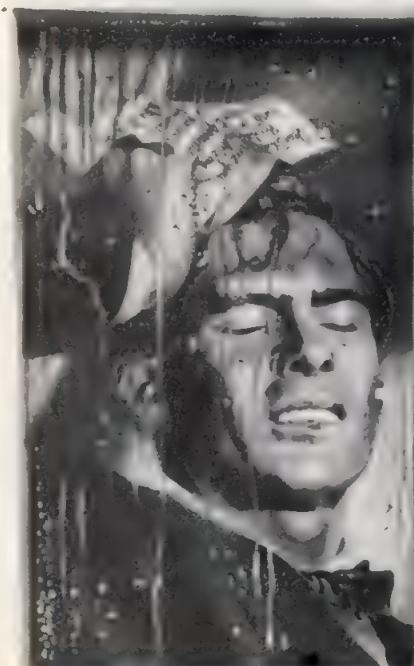
Minnelli (dans *Meet me in Saint Louis*, pour être plus précis). Les chaumières sont voluptueusement drapées dans leurs tissus de neige qu'on devine mauves, le givre fleurit aux vitres, les boules de neige sont énormes, les batailles sont épiques, les rues s'emplissent d'une animation inaccoutumée, les fêtes de famille sont somptueuses (on ne nous montre jamais que des familles extrêmement convenables). Les rites profanes de Noël sont illustrés avec amour. Santa Claus est un vieillard rassurant, très paternel, mais il lui arrive de se présenter sous un aspect quelque peu bachique, le nez trop rouge pour que ça vienne vraiment du froid, les yeux trop pétillants, la barbe trop malicieuse. On se souvient des trois esprits qui apparaissent à Scrooge dans le *Christmas carol* de Dickens, il y en a deux sur trois qui sont lugubres et le troisième qui est une sorte de Gargantua fabuleusement vermeil, dépoitraillé, hilare. C'est lui qu'on voit ici se pencher sur le lit des petits enfants sages, guetter les polissons derrière les cheminées, lire son courrier et même répondre au téléphone.

Et comme tous les contes de fées, il y a un élément d'inquiétude dans cet album qui peut aller jusqu'à provoquer un curieux malaise. Inquiétude et malaise qui naissent de la surabondance, du confort trop agressif, de la volonté acharnée de faire quelque chose de supérieurement beau, d'extraordinairement joyeux. Et bien qu'il ne soit à aucun moment question de choses austères chez ces illustrateurs, on se rend compte assez rapidement que leurs tableaux idylliques sont pervertis par on ne sait quel désir masochiste, marqués d'on ne sait quelle tare, menacés par quelque chose qui pourrait bien être le sens du devoir. Ces Noëls regrettent peut-être d'être si joyeux et si peu religieux et, après tout, s'il était un temps de l'année où la bonne conscience puritaine pouvait s'offrir le luxe de douter d'elle-même, ce devait être le temps de Noël plutôt qu'un autre.

(AN OLD FASHIONED CHRISTMAS IN ILLUSTRATION ET DECORATION - Edité par Clarence P. Hornung - 200 illustrations - Dover Publications - New York. 3 dollars).

Les diamants du rock

J'ai l'impression que le rock ne commence vraiment à exister que maintenant. Depuis que Pellaert et Nick Cohn nous ont dit qu'il existait parce qu'ils l'ont rencontré. Ils l'ont rencontré dès les années cinquante, au moment où Johnnie Ray valait un million de dollars la larme, où Elvis venait de briser un million de cœurs, où Doris, Judy, Rosemary, Frank, Dean et Perry s'apprêtaient à faire leurs bagages et à quitter Tin Pan Alley menacée par les hordes



barbares. Ils l'ont rencontré et ils l'ont suivi avec tant d'insistance qu'ils ont fini par ne plus savoir s'il appartenait à leurs rêves ou à la réalité du commun des mortels. Et c'est très probablement dans le but de s'y retrouver, de reprendre leurs esprits et de mettre de l'ordre dans leur vie phantasmagique et dans leurs souvenirs d'amateurs de rock, pop et folk (en fait le seul mot « pop » doit suffire à rendre compte d'un album qui nous parle aussi bien de Pat Boone et Connie Francis que des Beatles, des Stones, de Bob Dylan, de Stevie Wonder et de Donovan) qu'ils ont décidé d'illustrer par l'image et par le verbe la prodigieuse saga de la musique populaire anglo-saxonne. Les images de Pellaert ont la précision fausse, la monstruosité photographique des tableaux de l'hyper-réalisme. Il a d'ailleurs travaillé à partir de documents photographiques parus dans les magazines américains ou utilisés par la publicité. On en reconnaît pas mal au passage. Les textes de Nick Cohn sont eux aussi comme des photographies mais ce sont des photographies qui fixent l'intérieur ou l'extérieur des choses, selon le cas, des

photos qui peignent les « choses qui sont derrière les choses » comme disait Le Vigan dans *Quai des brumes*, ce qui explique que les légendes des images sont parfois didactiques, parfois pas du tout, qu'elles fassent parfois allusion à des faits qui n'ont rien à voir avec ce que fait Pellaert, qu'elles se contentent de citer des bouts de chansons. De toute façon, ce n'est jamais n'importe quoi. C'est toujours le rock tel qu'il était dans les années 50 et 60 et tel que les magazines spécialisés et les télévisions ne le montraient pas. Le rock-explosion, qui ne perturbe pas un instant le calme monstrueux des villes électriques où évoluent lentement les garçons de cuir souples et plus vicieux que les cobras, le rock-perversion qui s'amuse à glisser des images sadiennes dans le cerveau des bambins innocents, le rock-illusion qui tisse les nuits de velours violine et déroule à perte de vue des plages de romance qui s'évanouissent au premier coup de vent. Le rock tel qu'il commence à exister maintenant qu'il ne se vit plus au jour le jour, le rock tel qu'en lui-même enfin comme disait Mallarmé, le rock dans sa légende, par conséquent dans sa vérité vraie.

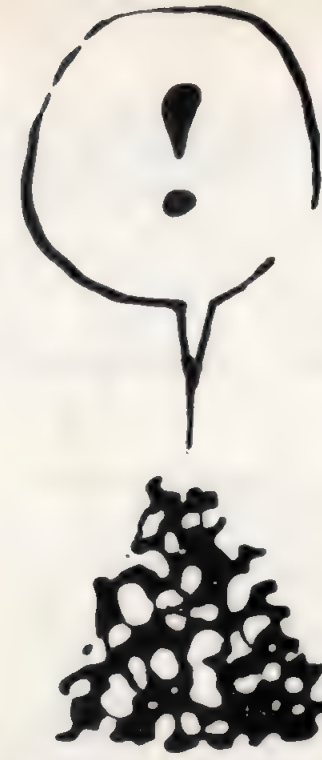
(BYE BYE BABY BYE BYE - par Guy Pellaert et Nick Cohn - Editions Albin Michel).

Des jumelles dans des glaces

Dans les sous-sols du Palace (où se joue toujours avec succès le spectacle du T.S.E., *Luxe*, dont on vous a longuement et richement entretenu le mois dernier), existe une petite salle secrète, oubliée, qui était autrefois réservée à la danse pratiquée civilement, puérilement et honnêtement entre braves titis et mignonnes arpètes et non pas aux ébats lascifs et dégradants comme pourraient le faire croire les innombrables miroirs qui en recouvrent les murs. Dans cette salle pleine de miroirs se joue une nouvelle pièce de Copi intitulée *Les quatre jumelles*. La chose étant mise en scène par Jorge Lavelli, il y a autant à voir qu'à entendre. Il y a deux jumelles + deux jumelles toutes habillées en noir et comme elles se reflètent dans les glaces ça fait encore plus de jumelles et comme elles sont toutes en train de se traiter d'ordures et de salopes, de vouloir se piquer du fric afin de s'enfuir à Acapulco ou à Vancouver l'une avec l'autre ou l'autre avec l'une et comme en plus elles sont aussi tout le temps en train de s'étrangler, de se percer le vagin avec des tuyaux d'arrosage, de se résoudre à bout portant ou de s'égorger avec suavité pour ressusciter deux minutes après en se plaignant seulement d'être devenues subitement aveugles ou sourdes, on rit tout le temps et on est tout le temps terrorisé. Une expérience à vivre.

PEREZ.

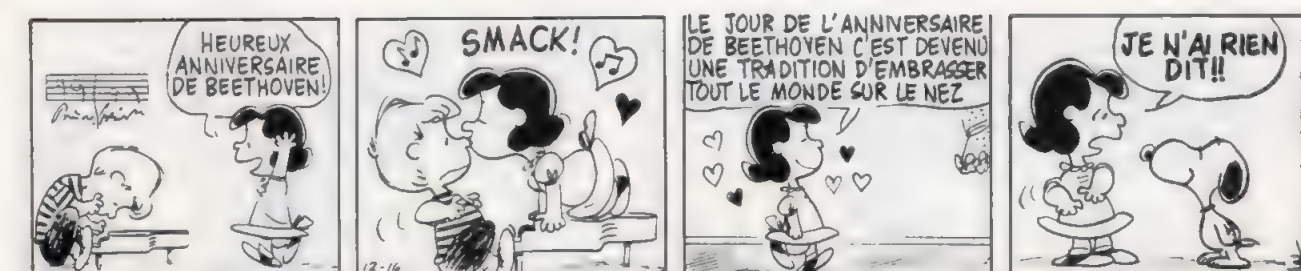
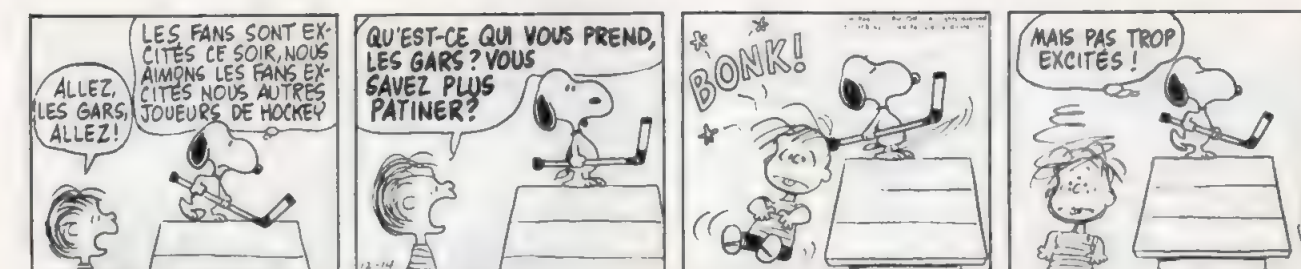
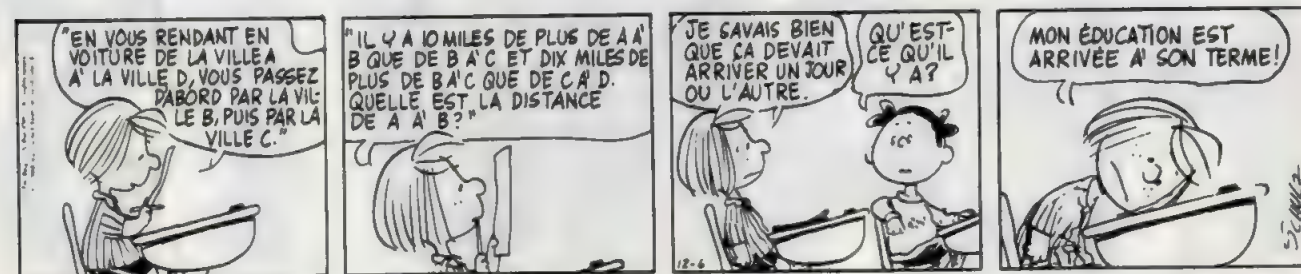
UNE CHANSON DE LULU

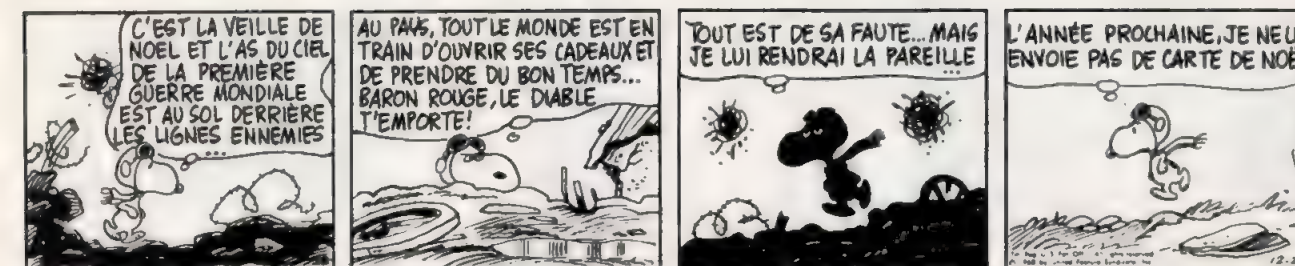
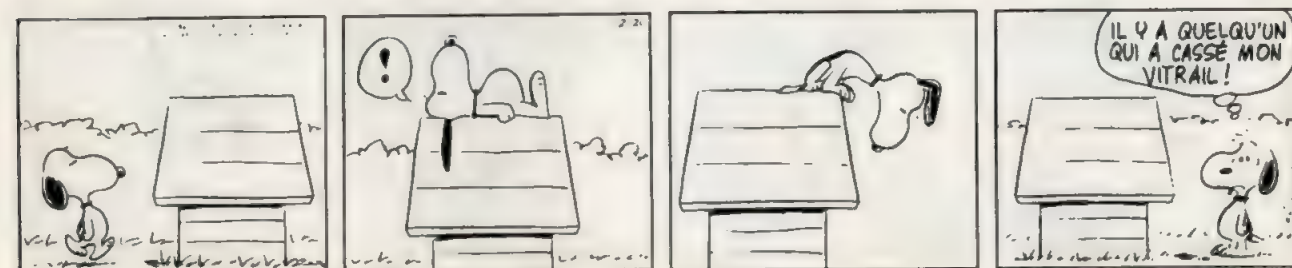


Charles M. Schulz

PEANUTS









charlie le swingueur

A propos du film « Lady Sings the blues » (signalons en passant que le « mari » de Billie, Mr McKay, a apporté son concours à cette escroquerie : il n'y a que dans les romans de Giovanni

que les maquereaux ont le cœur pur et l'honneur généreux — d'autre part qu'on nous prépare une vie de Bessie l'Impératrice du Blues, rien à voir avec Romy Schneider) Delfeil relevait entre autres bourdilles le fait que jamais on n'y voit la chanteuse travailler, répéter avec ses musiciens. Pour ce qui concerne le film, c'est un point de détail parmi tous les accommodements qu'on y fait subir à la réalité, pour ce qui concerne le jazz, c'est une remarque bougrement importante.

Le jazz est une musique d'improvisation, on en fait une musique improvisée. Les nègres, c'est bien connu, ont ça dans le sang, ils swinguent comme ils respirent ; ils vous construisent une basse avec un manche à balai, une corde et une lessiveuse (c'est vrai, d'ailleurs, quand ils n'ont pas 550 \$ à mettre dans un instrument, reste à savoir au prix de quels efforts patients on tire un son d'un engin pareil). Au cœur des âmes simples fleurit le culte d'un spontanéisme naïf pour ne pas dire débile, l'amour de l'événement, de la fête impromptue : ça c'est pas la Raspa, c'est le Free-Jazz, ça. A l'époque où Robin Kenyatta se trouvait à Paris, on avait pensé à un concert à la Fac de Vincennes : il fallait que ce soit gratuit, avec sans doute un peu de participation en prime, la participation étant cet acte exemplaire qui consiste à monter sur scène pour agiter trois grelots ou taper sur un gong, histoire d'abolir la distance entre l'orchestre et les spectateurs (avec Sunny Murray cela crée des rapports qui ne sont pas dénués d'intérêt). Les illusions ça se perd quand on s'aperçoit que la clameur des trompettes ne fait pas tomber les murailles de Jéricho, en attendant ça fait prendre les vessies pour des lanternes.

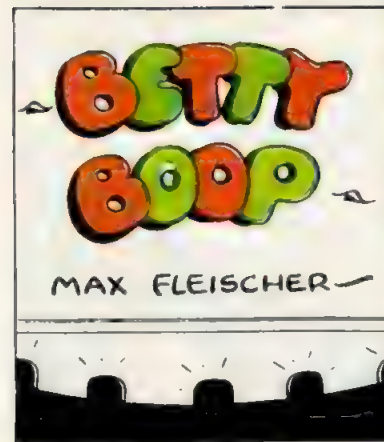
Le chorus fou, le rire insolite, la musique si libre soit-elle, repose sur des heures de travail, d'efforts méticuleux ou rageurs, d'échecs et de tâtonnements. L'aisance instantanée dans l'imprévu, si elle ne s'acquiert pas benoîtement au conservatoire, c'est tout de même le fruit d'une drôle de méchante pratique ; et du côté de La Guardia ça bosse dur pour préparer les moissons futures. Frank Lowe, Rashied Ali, Marvin Peterson ou Milford Graves et Joe Rigby, et les autres, des types toujours à la recherche de 99 cents pour faire le dollar, qui ont trois engagements substantiels par an et autant

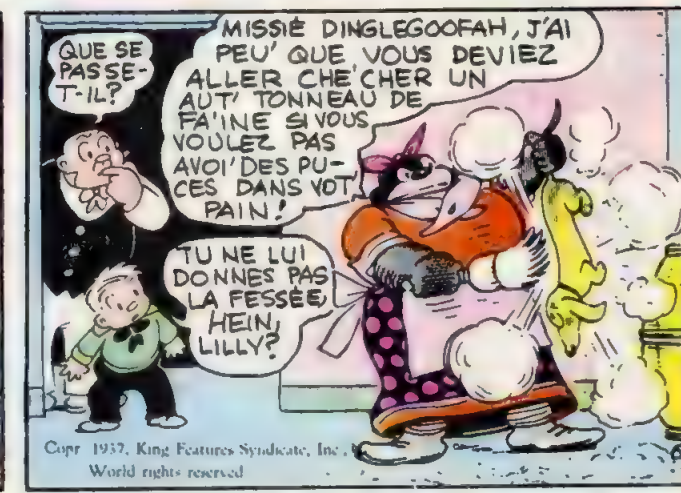
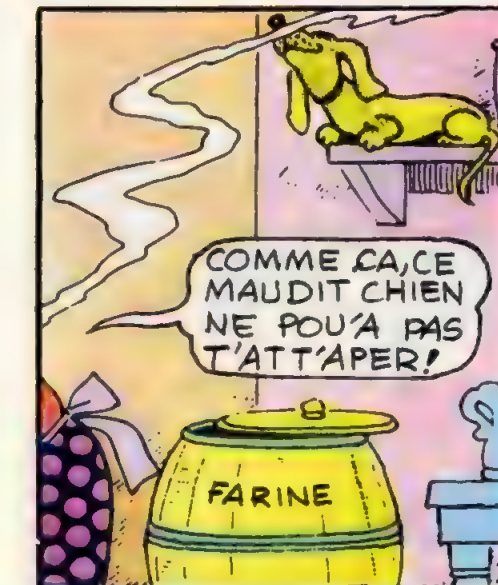
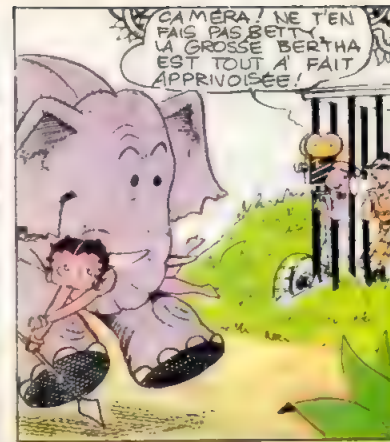
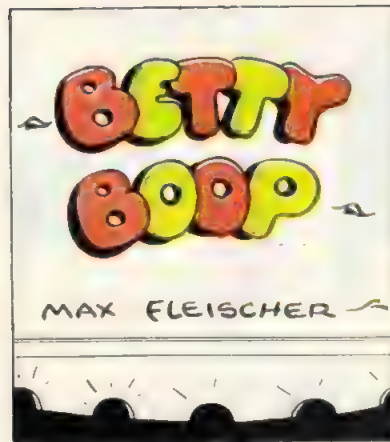
d'avenir qu'un spermatozoïde dans un préservatif, triment comme des fous, avec parfois le magnéto comme seul auditoire. Mettaient moins de zèle pour ramasser le coton. Chez Many's, dans la 47e rue, on peut voir défiler tout ce que New York compte de jazzmen, pour choisir des anches, essayer un micro ou acheter du papier à musique. Oui, des partoches comme dans la musique de grand-papa. De vraies petites ménagères, le free-jazz est tombé bien bas. Tant de soins pour sortir des bruits pas possibles qui déshonorent Mr Selmer, allez donc donner de la confiture aux cochons.

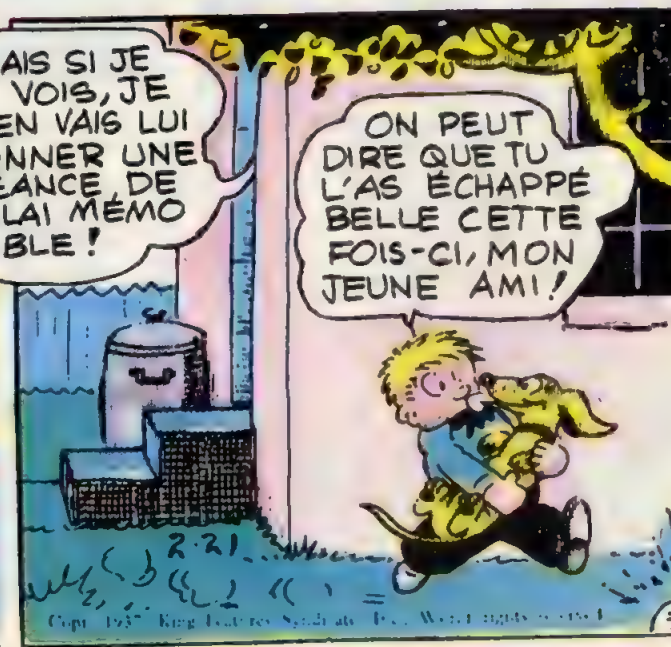
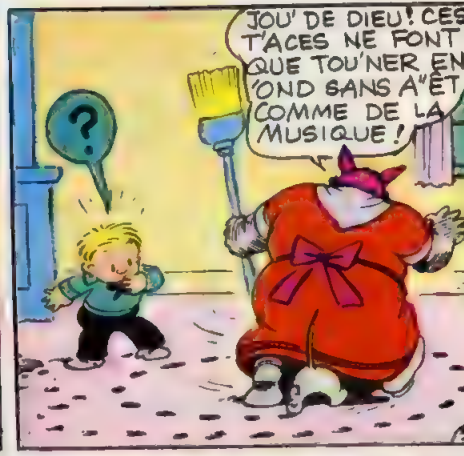
Mais lorsqu'un de ces forcenés débarque ici pour affronter des amateurs supposés compétents, critiques, ouverts et attentifs, il tombe sur notre petite faune pittoresque qui consomme le rite de la négritude plus vraie que nature. Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. En avant pour le joyeux bricolage, les concerts vaseux, les sonos pourries, les micros mal disposés (parce que souvent on ne les a pas essayés), les accompagnateurs d'un soir et le manque de répétition. Quelle importance, tout le monde s'en fout. Mieux, ça plaît : on fait de ce qui a été pendant des décennies la grande misère de la musique négro-américaine, la condition naturelle de sa réalisation. On comprend pourquoi, au bout de quelques mois, des musiciens exigeants au départ merdoient sournoisement dans le laxisme ambiant. Tout le monde n'a pas la rigueur de Braxton ou de Lacy pour résister à la facilité de la démagogie. Ne pas être négatif, escamoter les bavures, éluder les problèmes, c'est déjà un principe dangereux, on l'a vu dans d'autres domaines. Quand cette indulgence (prudence ?) anesthésie des créateurs qui avaient pourtant su résister aux crachats dans la figure, c'est catastrophique. On comprend aussi pourquoi, avant de se retrouver démodés, sur la voie de garage, comme un vieux tee-shirt d'Angela Davis au fond de la commode, beaucoup préfèrent rentrer sous des cieus moins cléments où on ne fait pas de jazz avec des bons sentiments.

« En Europe, ils aiment tout ce qu'on fait. Les erreurs comprises. C'est un peu trop. » C'est Miles Davis qui disait ça en 57. Les choses n'ont pas tellement changé depuis.

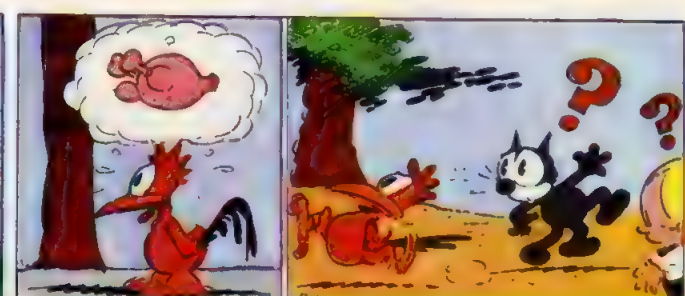
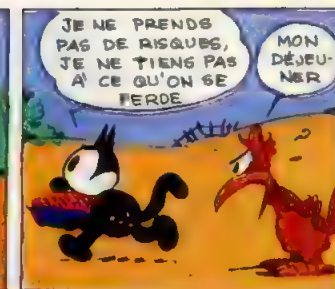
Chris Flicker.

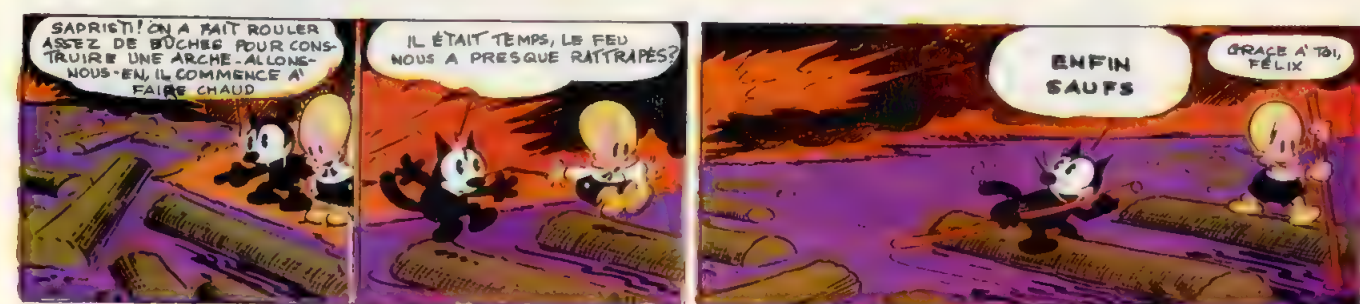
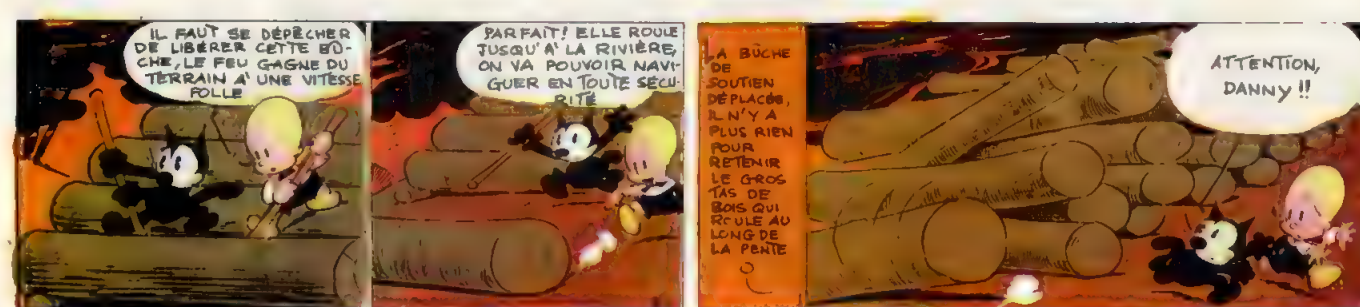
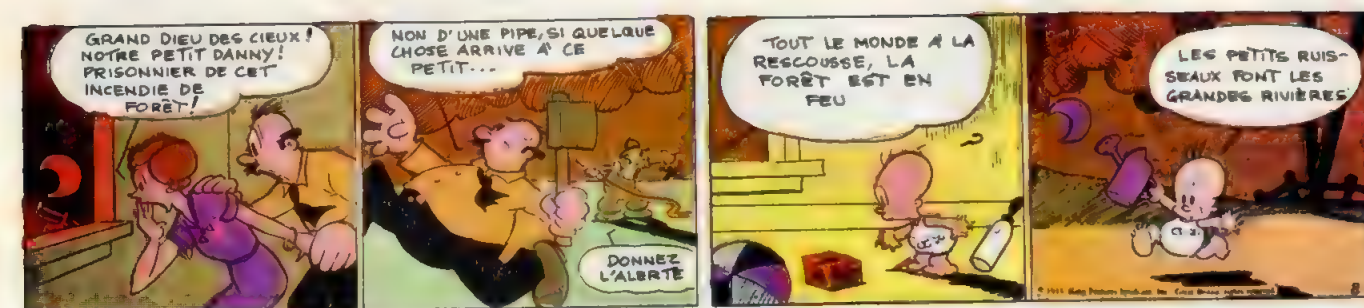
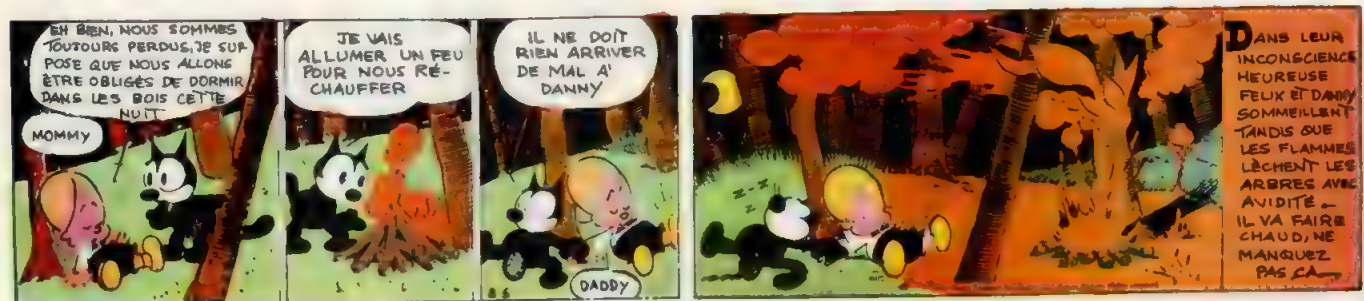
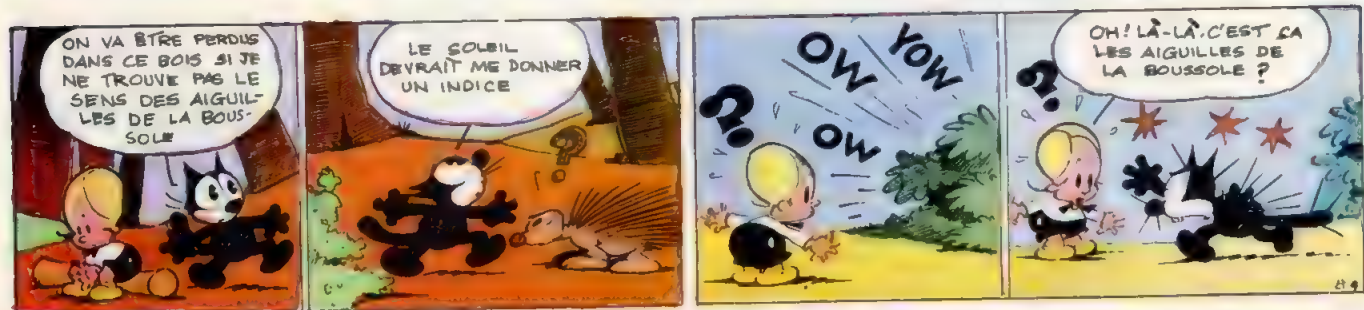
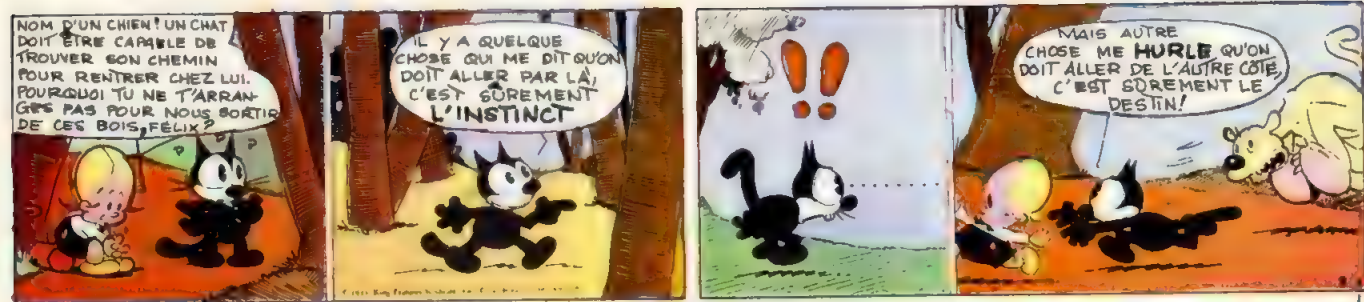


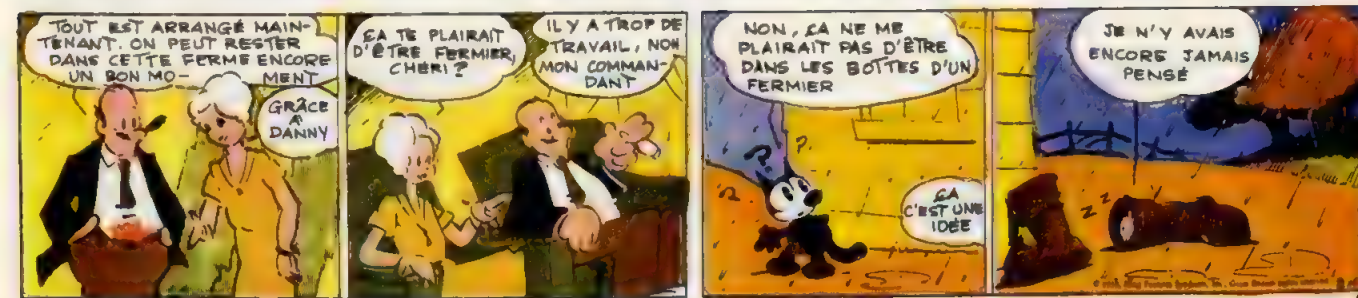


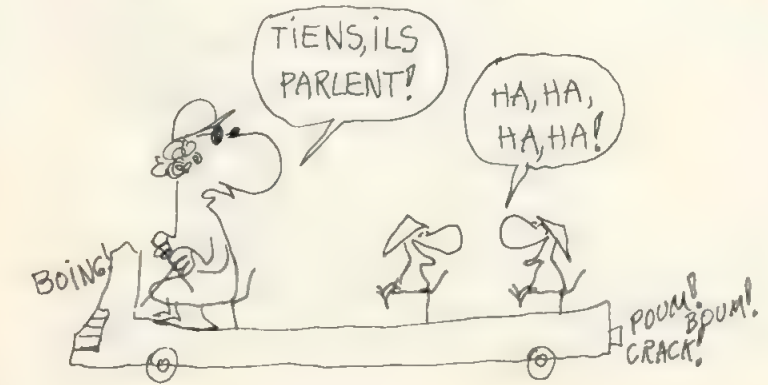
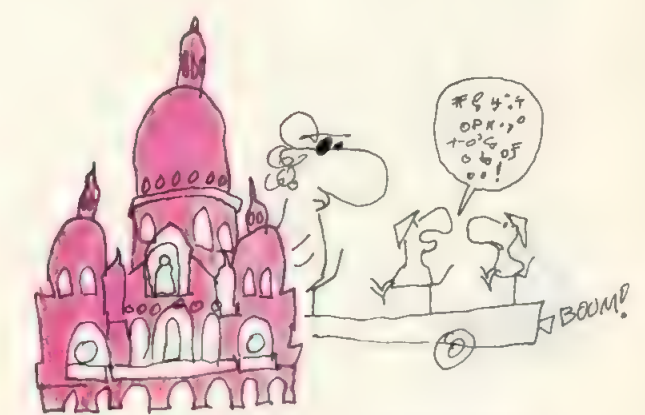
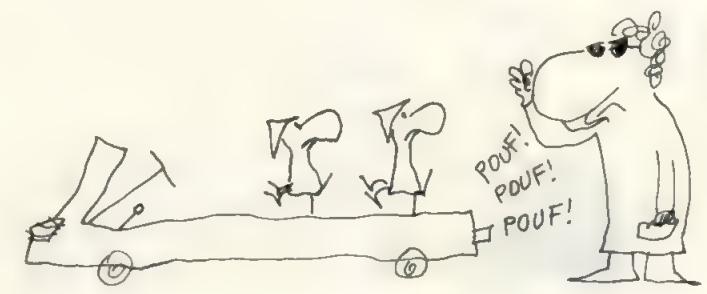
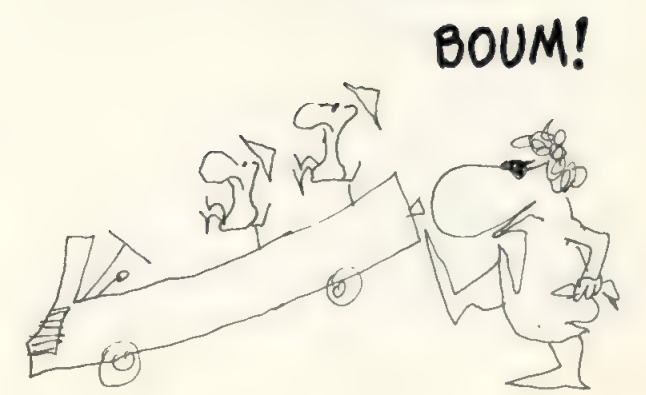


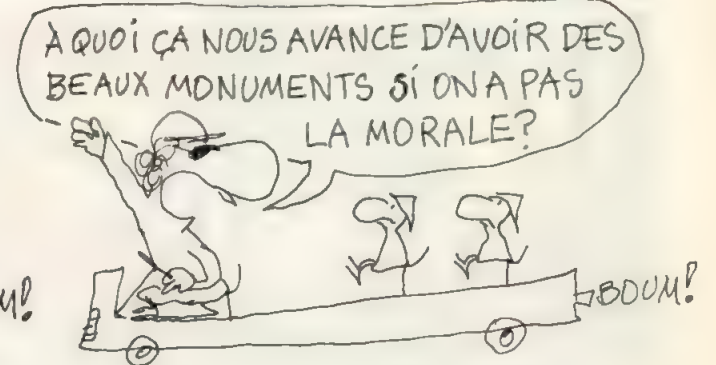
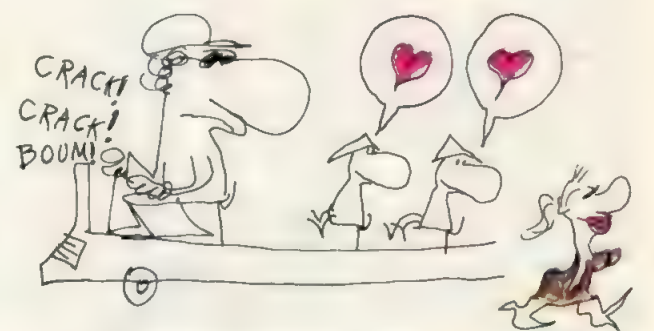
FELIX LE CHAT

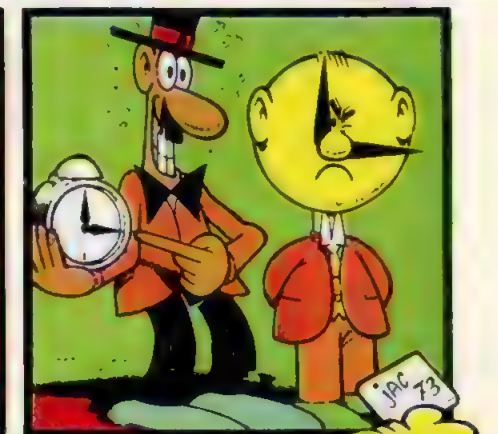
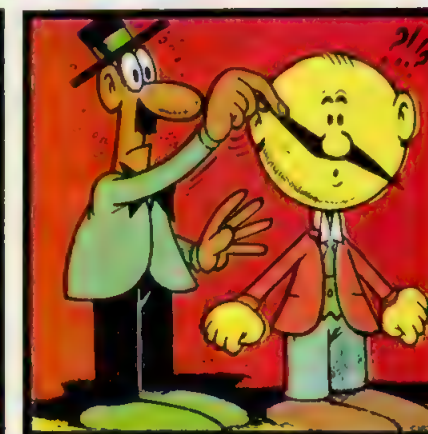
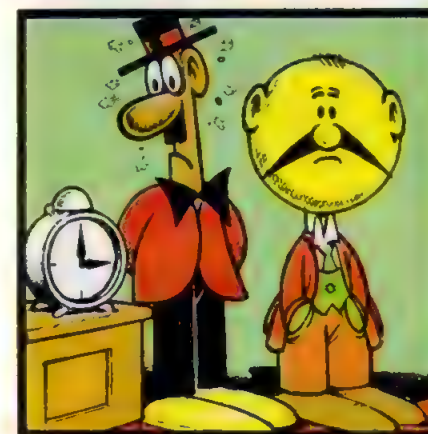
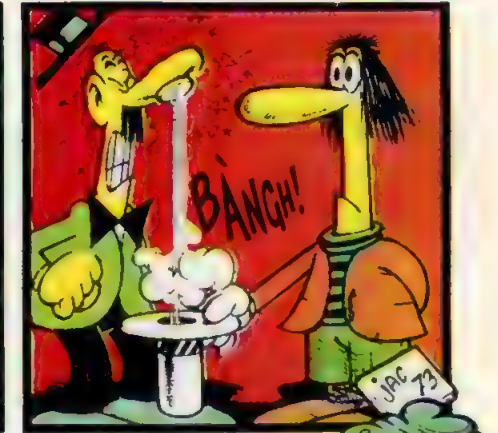
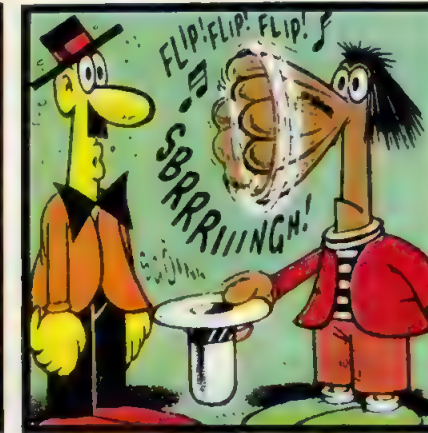
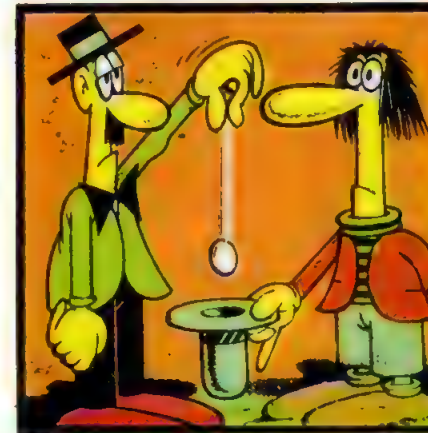
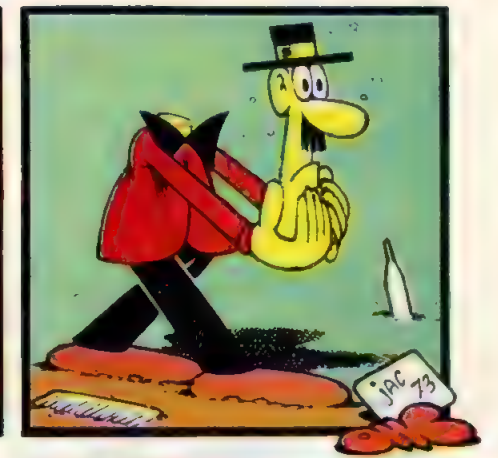
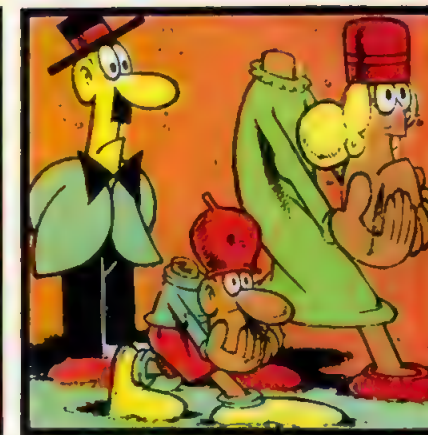
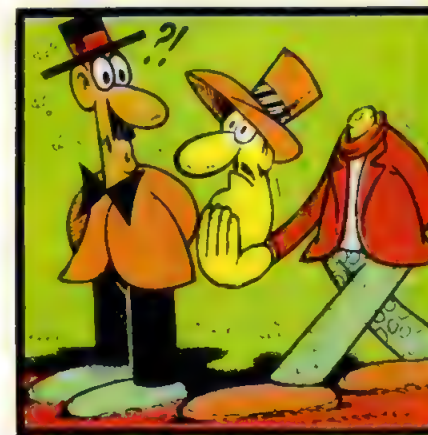
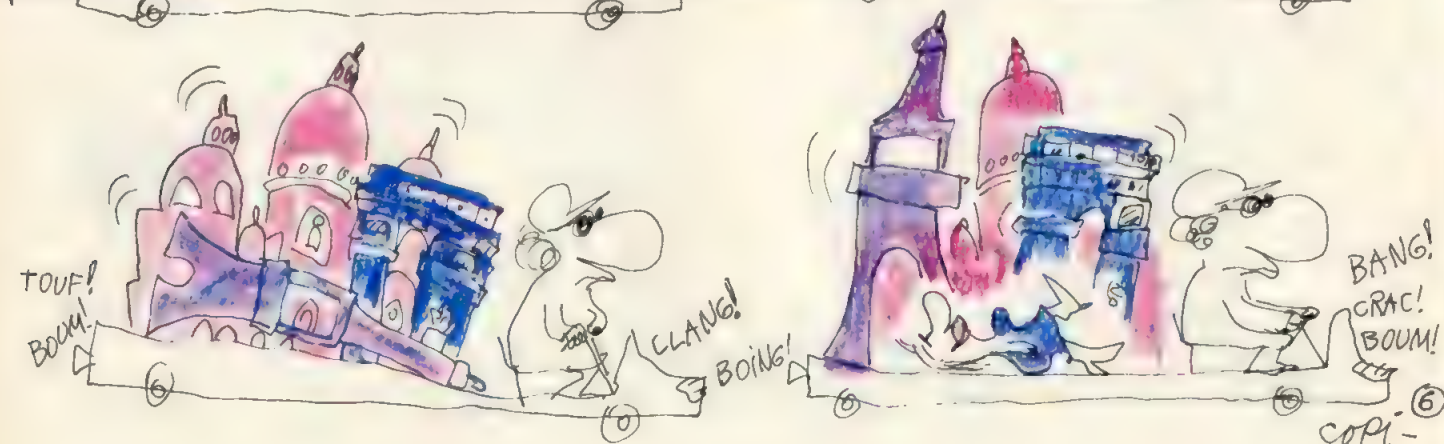
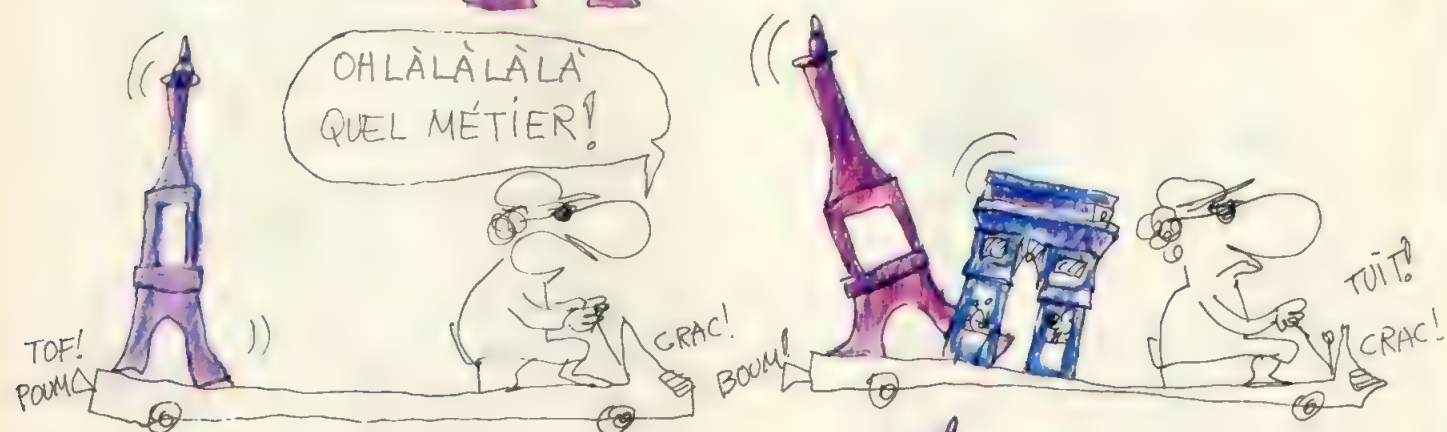
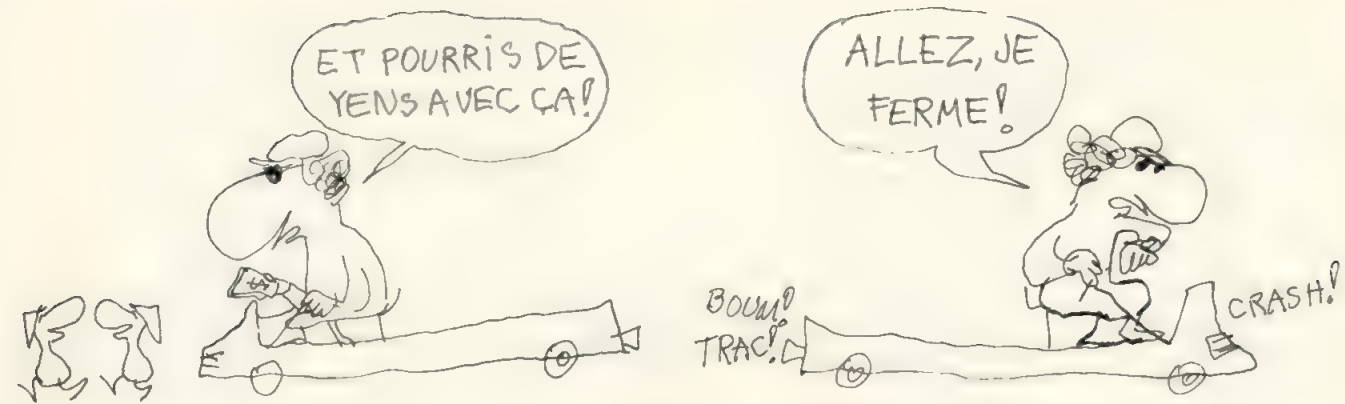


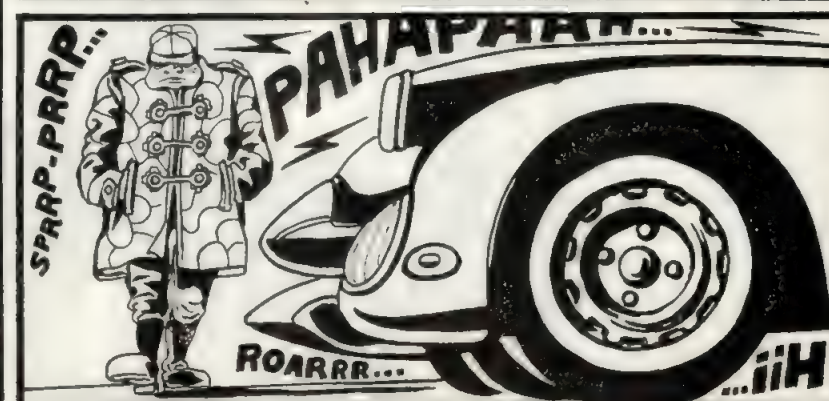
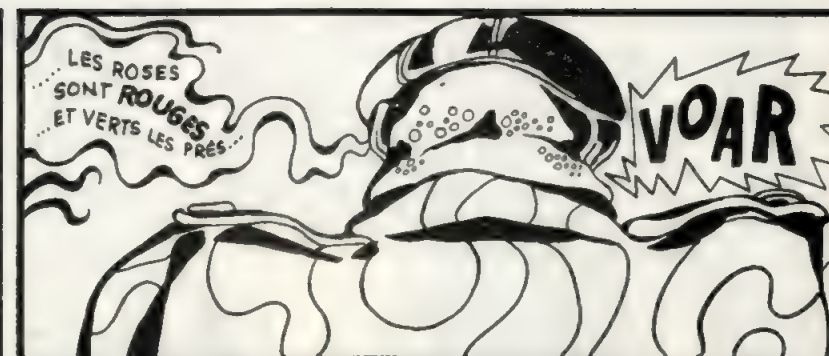
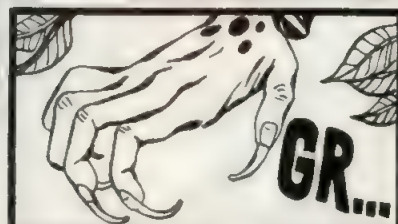
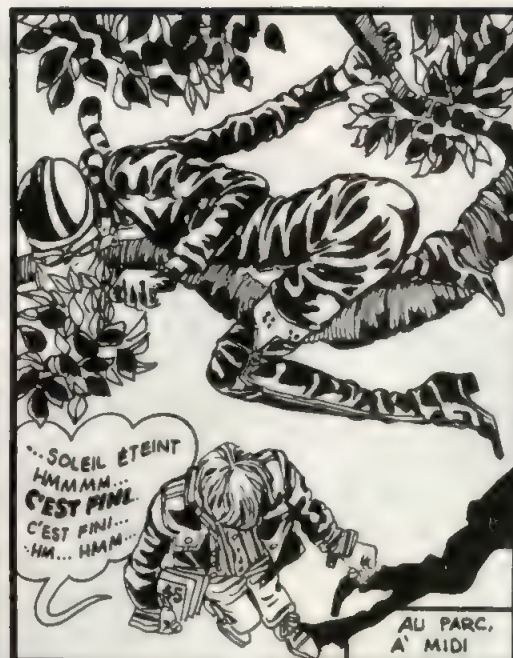




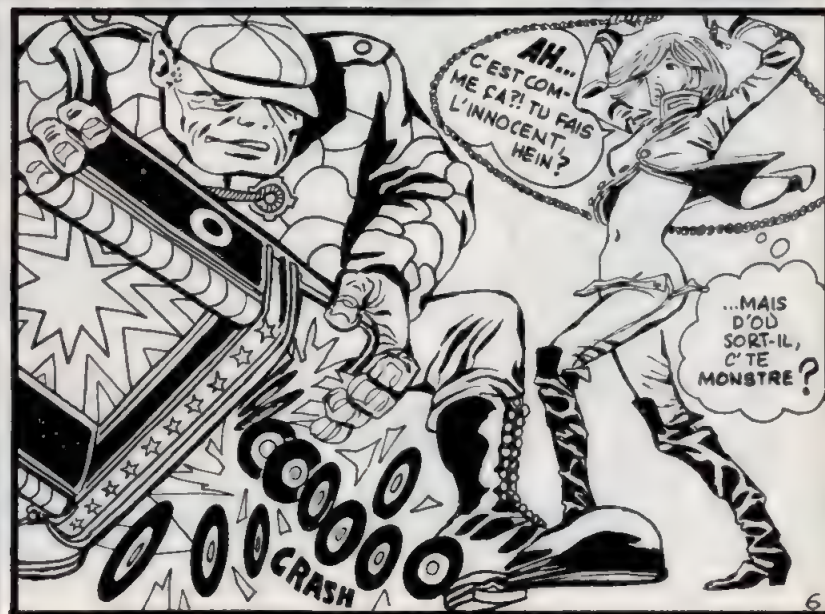




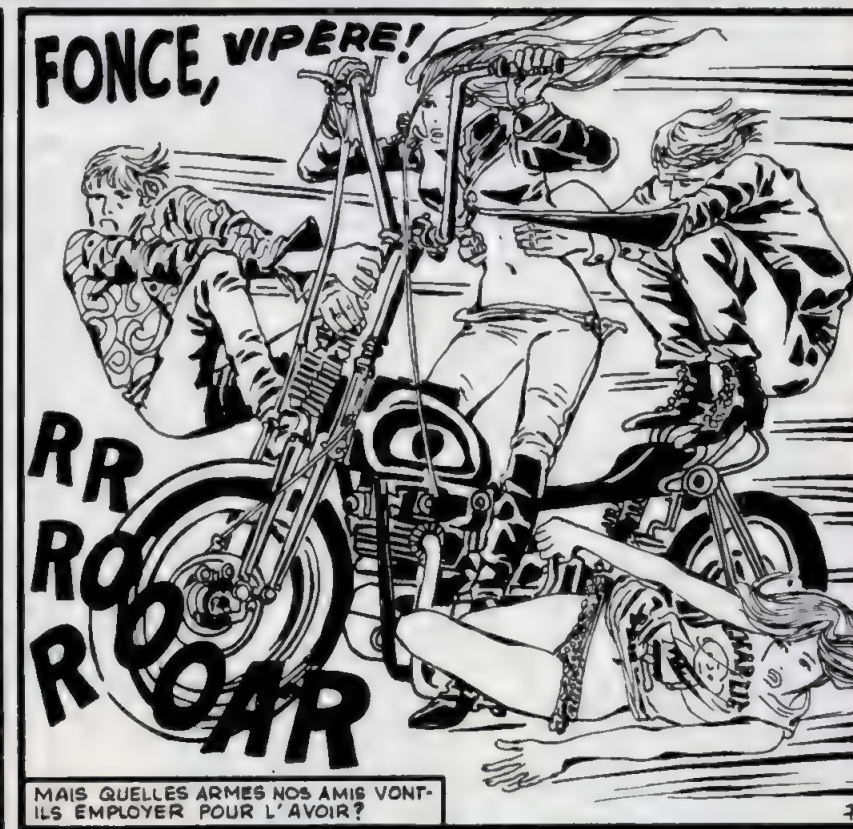


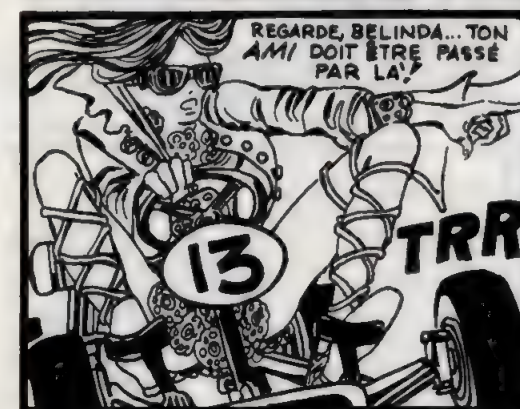
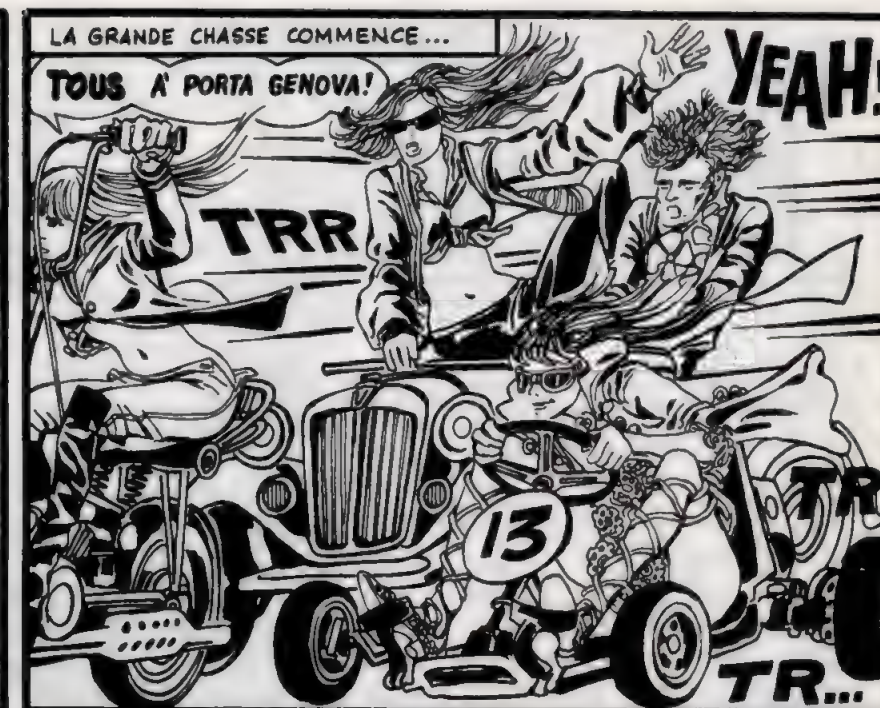
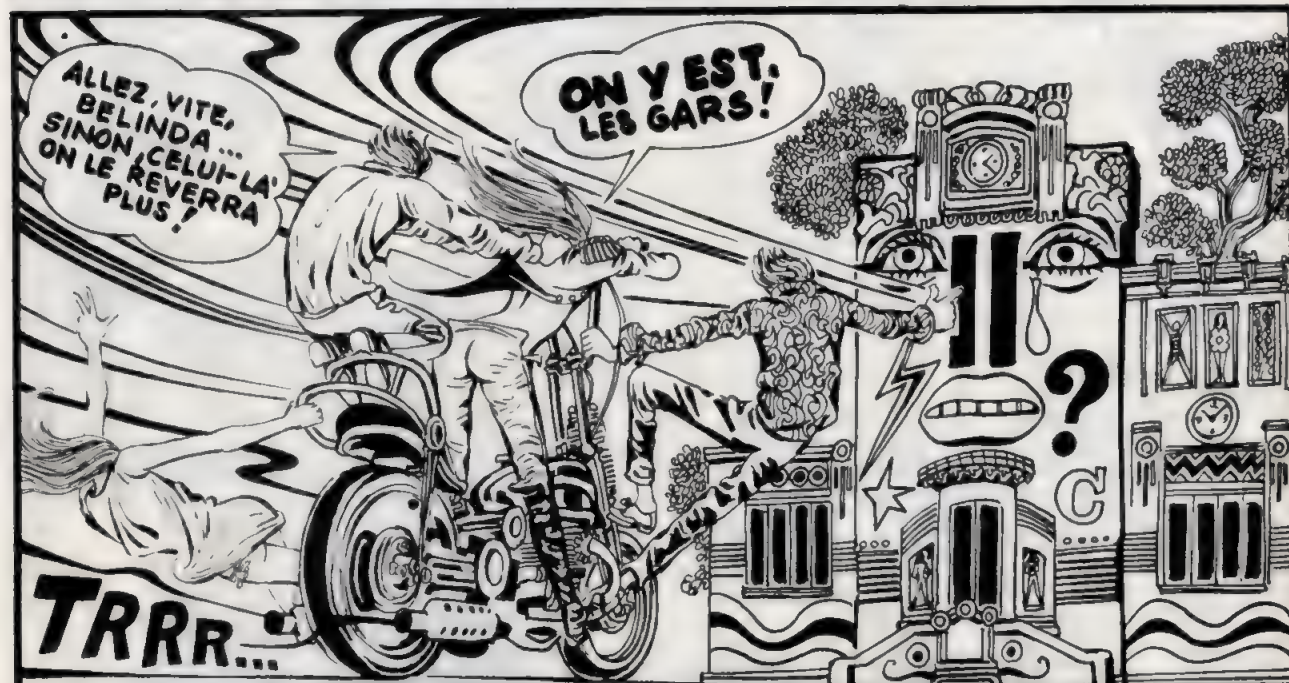


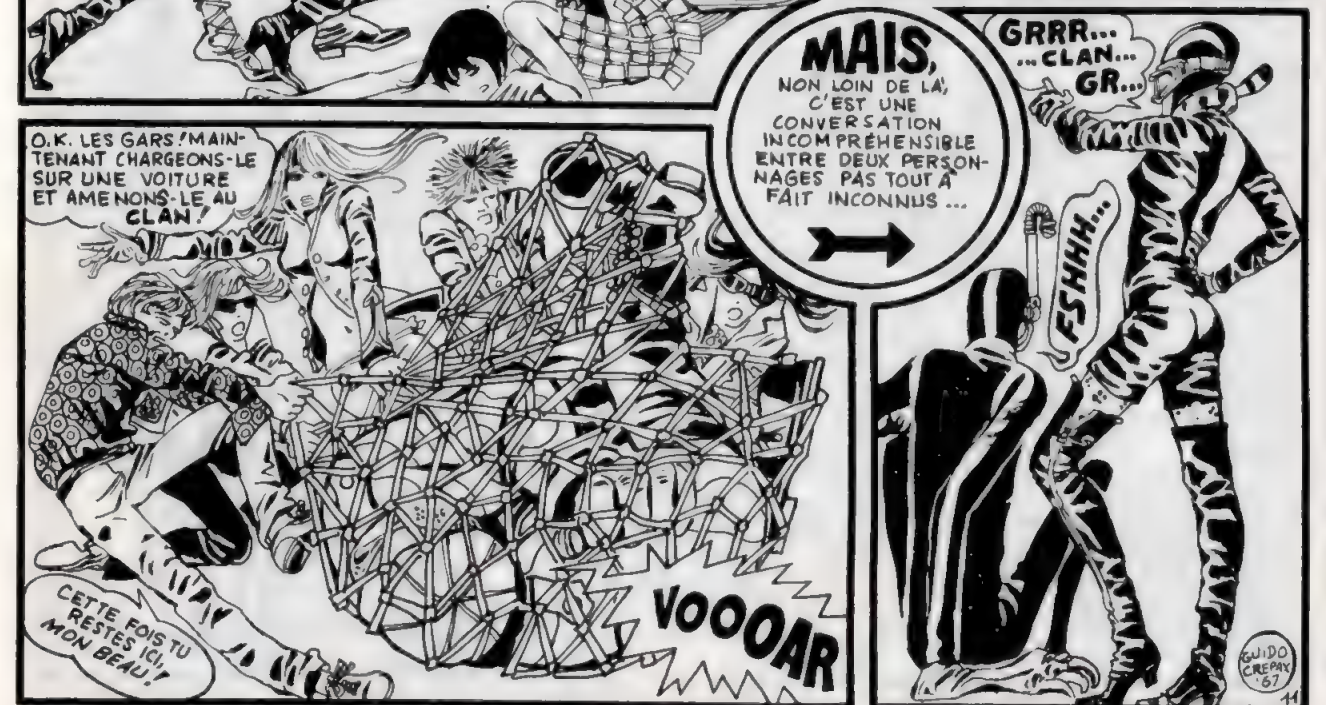
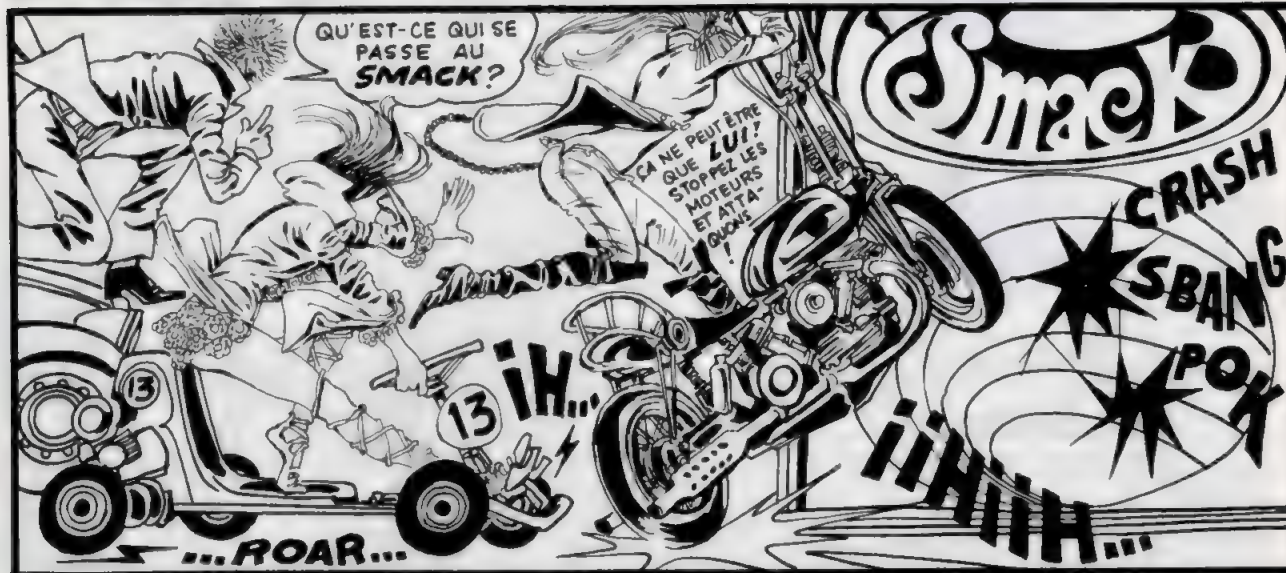


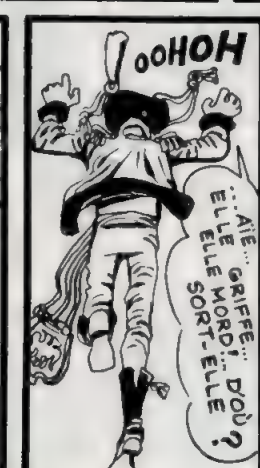
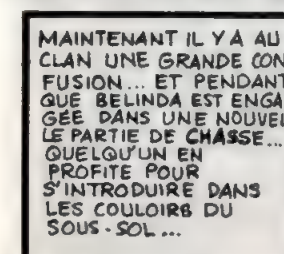
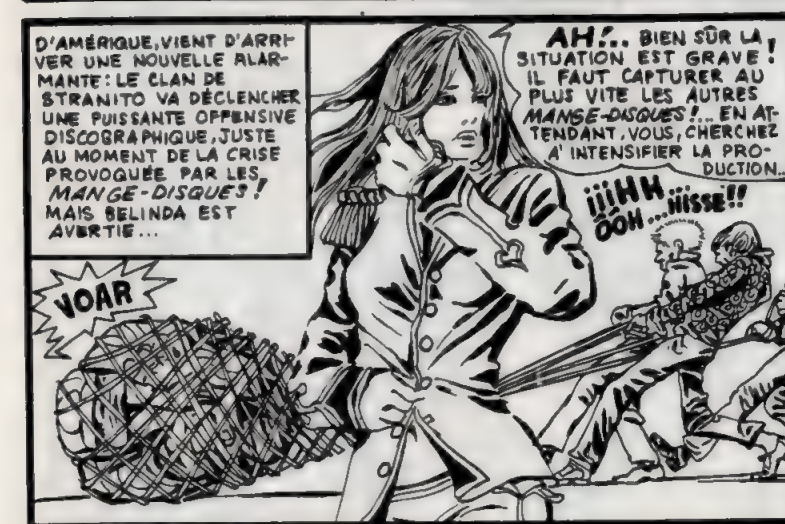
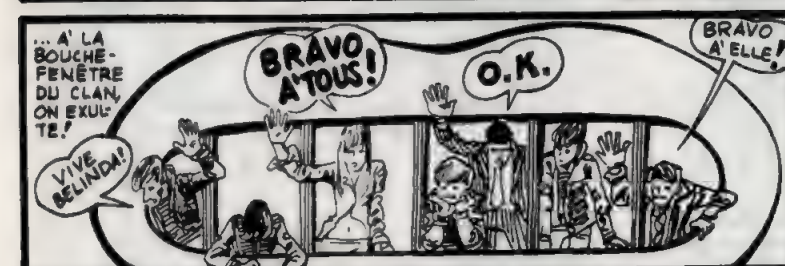
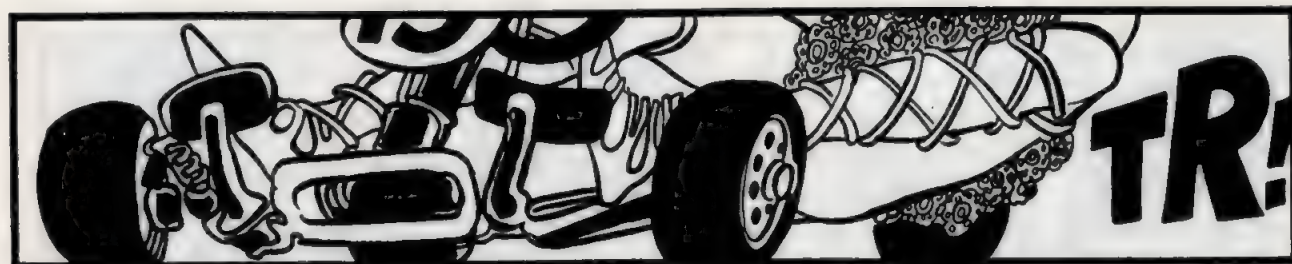


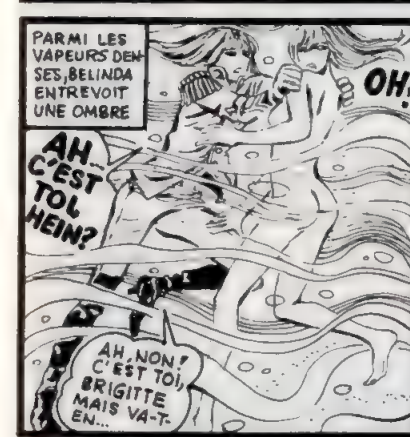
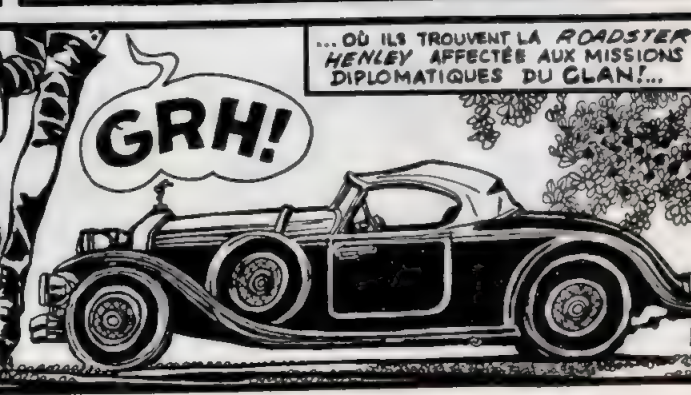
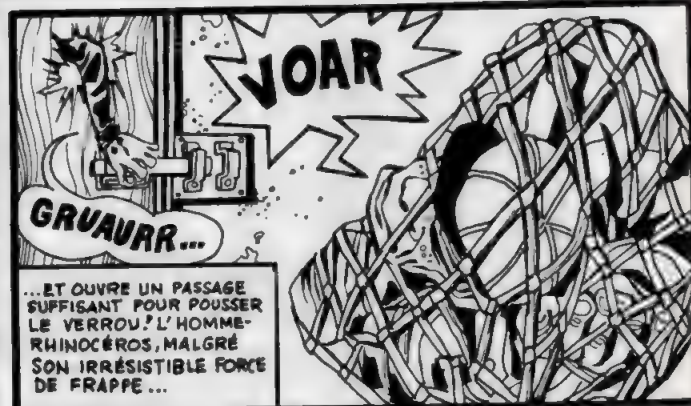
...LE SINISTRE PERSONNAGE EST PLUTÔT CÔRIACE ET DE NATURE PEU SOCIABLE... ET IL S'EN VA EN DÉFONÇANT LA VITRINE AVEC INDIFFÉRENCE!

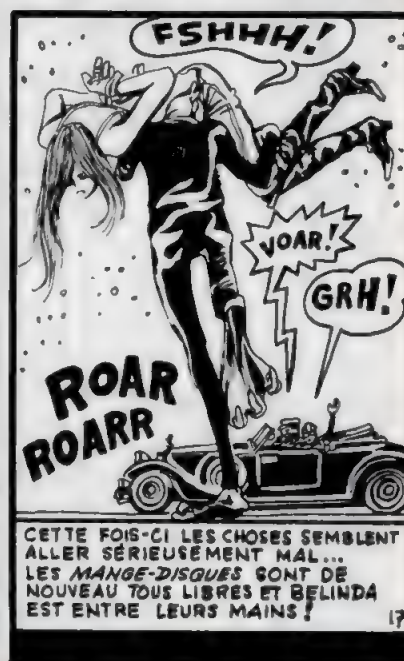
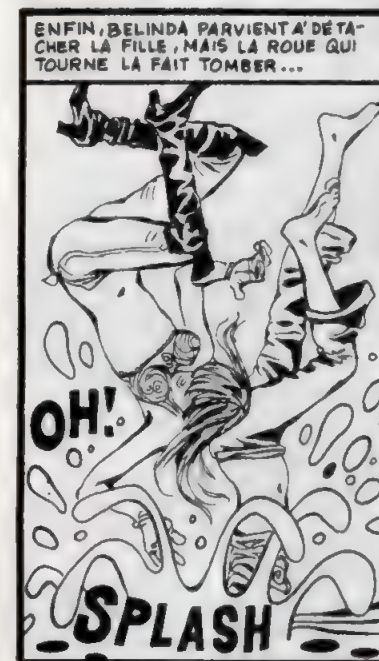
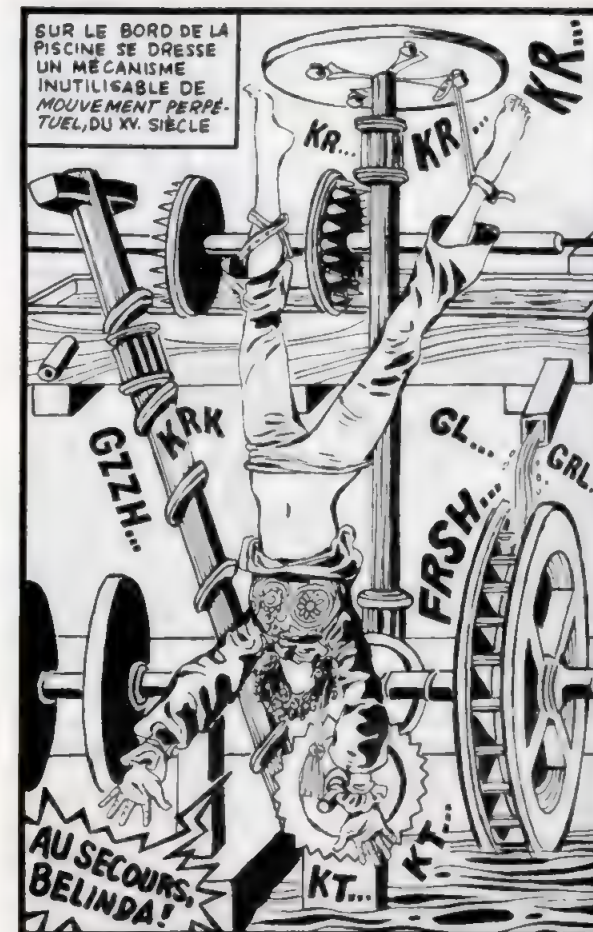
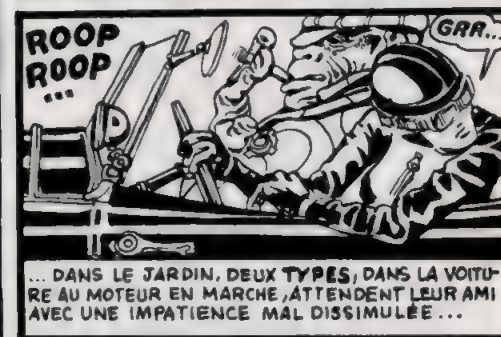
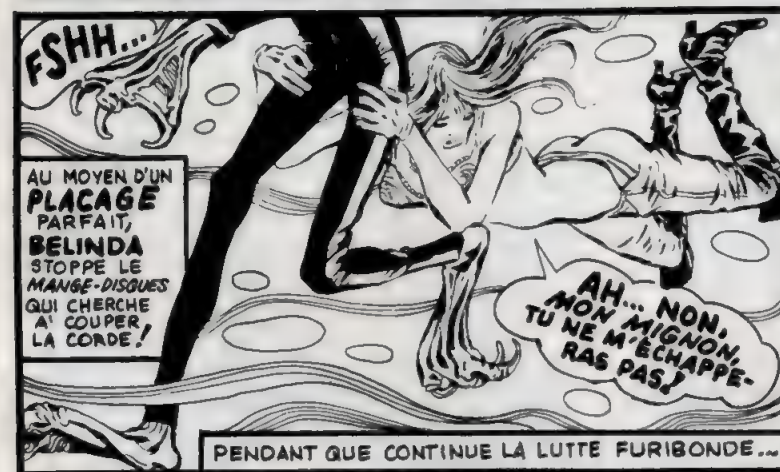
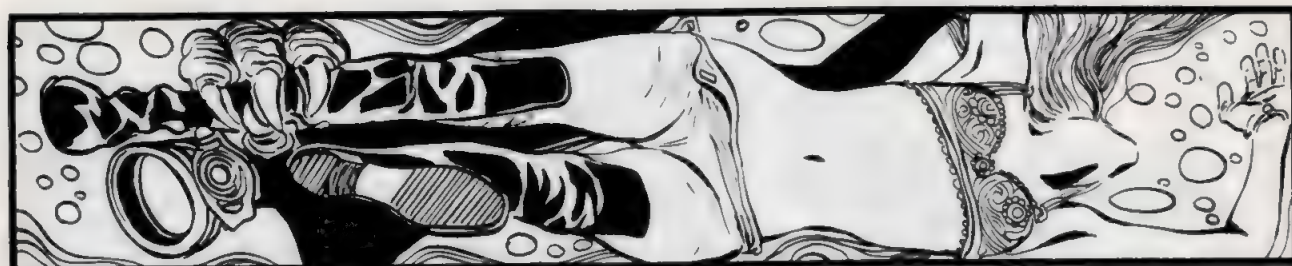


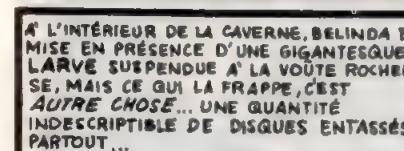
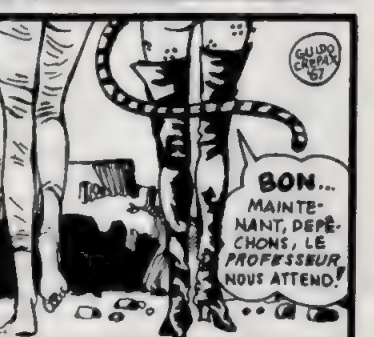
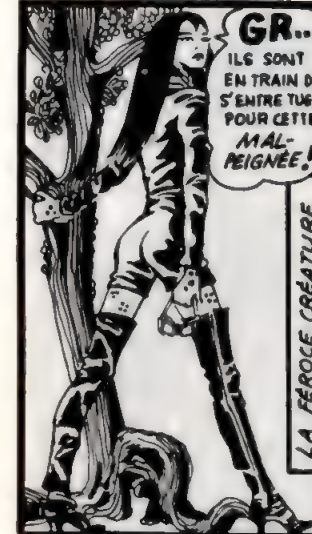
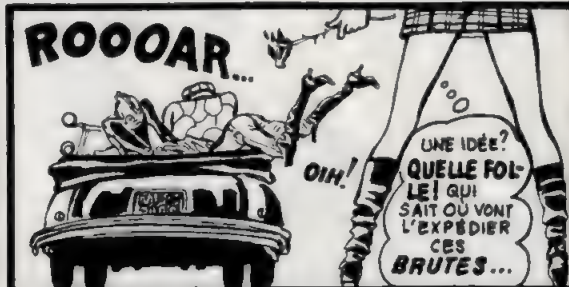
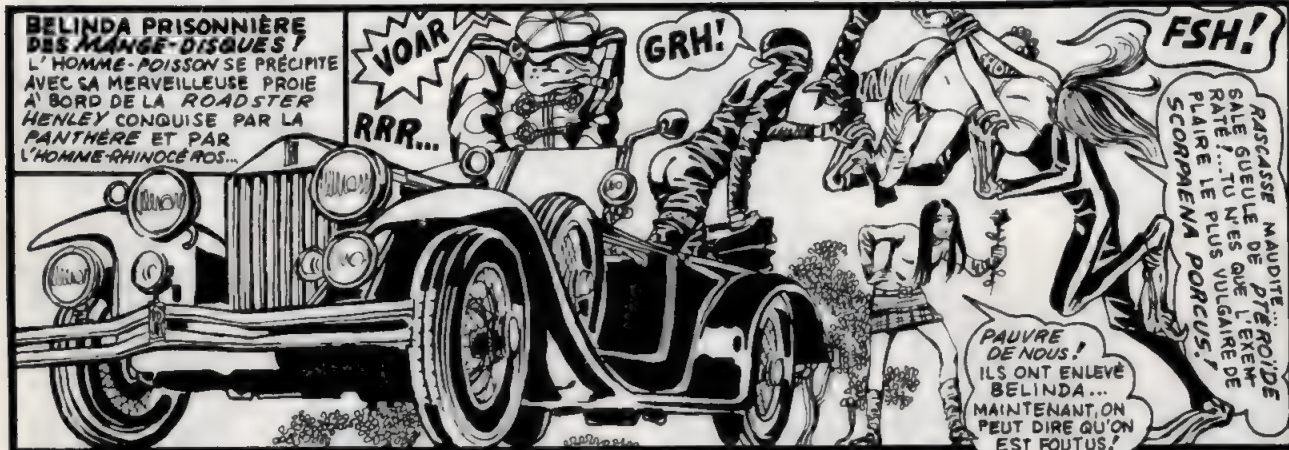


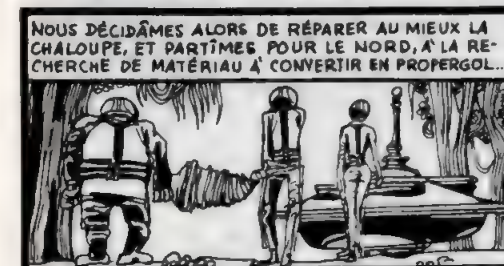














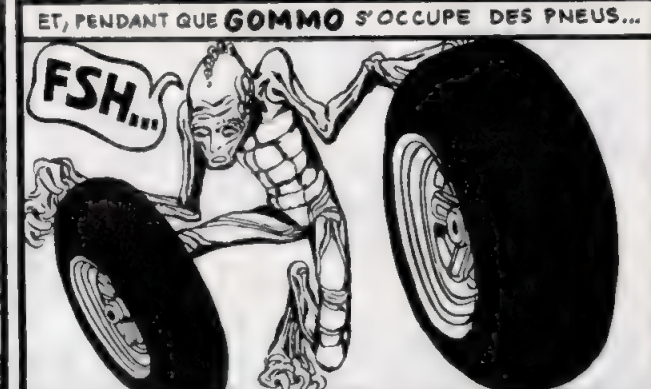
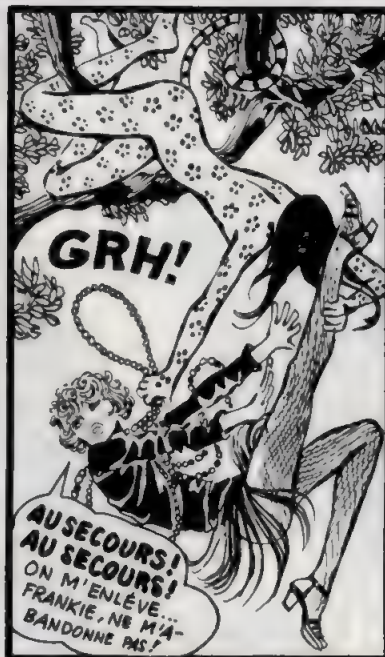
EN PROVENANCE DE ROME, UNE ELDORADO, TOUTE EN OR, SUIT LA ROUTE DE LA RIVIERA, EN DIRECTION DE S. VALENTINO, OÙ VA SE DÉROULER POUR LA 18^È FOIS LE CÉLÈBRE FESTIVAL

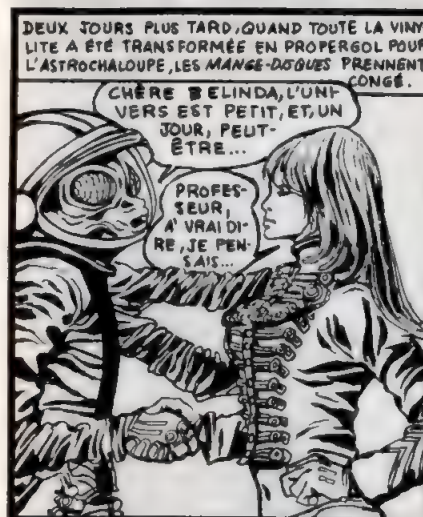
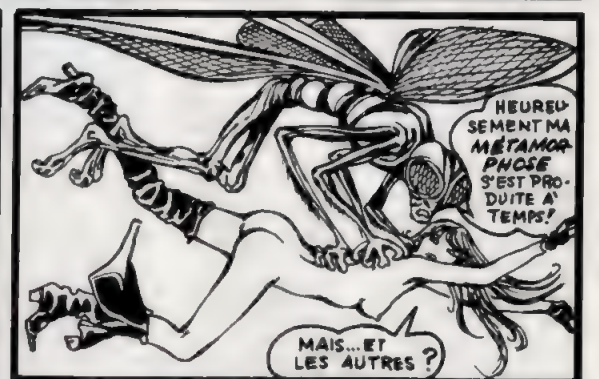


DERRIÈRE LA VOITURE DE TÊTE DU CLAN DE STRANITO SUIVIT UN GROS CAMION CHARGÉ D'UN MILLION DE DISQUES



... MAIS LA PANTHÈRE EST AUX AGUETS ET...





TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JACK GRASSI.

LA GAZETTE DE LA BANDE DESSINEE

Les éditions des Egraz, 5, rue Caron, 75004 PARIS ont publié deux recueils de CRUMB (dont quelques pages sont passées dans le dernier « Charlie »). La société LA MARGE (même adresse) distribue en France plein de bouquins de bandes dessinées, et aussi l'ECHO DE SAVANES et LE CANARD SAUVAGE.

En Espagne, le grand spécialiste national de la BD et du cinéma, Louis Gasca, publie une collection d'albums de bandes dessinées en couleurs sous belle couverture cartonnée, pour un prix dérisoire (sans rapport avec les albums Hachette français récemment lancés sur le marché !). Les deux premiers titres sont « Mandrake au pays des Fakirs » de Lee Falk et Phil Davis (1935-36) et « Drago » de Burne Hogarth (1945-46). Ed. Pala S.S. Paseo Olmos 5, SAN SEBASTIAN, Espagne.

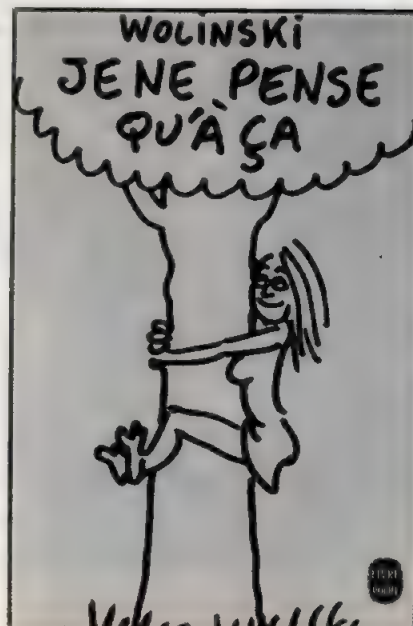
Le salon de Lucca en Italie, 9^e édition, vient de fermer ses portes. Un salon d'une importance considérable puisqu'il réunissait plus de 1.500 journalistes, éditeurs ou dessinateurs venus du monde entier (les Argentins, Mexicains et Brésiliens étaient venus en force). Projections de films (et notamment de « Heavy Traffic » de Ralph Bakshi, le réalisateur de « Fritz the Cat »), conférences et discours, coquetées et gueuletons se sont succédé pendant trois jours. Une réussite certaine, sauf sur certains points : par exemple l'attribution des « Yellow Kid » annuels, hautes distinctions honorifiques, fut particulièrement remarquable par sa façon peu élégante d'unir récompenses et intérêts commerciaux du jury (le « Yellow Kid » attribué à la Walt Disney Production est à cet égard significatif !). Car les petits Mickeys sont, eux aussi, une affaire de gros sous.

Autre série de prix, plus honnête car décernée par des amateurs pas encore corrompus : PHENIX a attribué cette année des récompenses aux dessinateurs Jacques Tardi et Guillermo Morillo, à Richard Oorben (meilleur dessinateur étranger), à Francis Masse (meilleur nouveau dessinateur), à Graphic-Story World et Ran-Tan-Plan (meilleurs fanzines étrangers).

Un excellent journal publicitaire qui mériterait de paraître beaucoup plus souvent : le journal des premiers bâtisseurs de l'Europe, plein de bandes dessinées, avec des collaborateurs connus. Cedex 834, 75300 PARIS BRUNE. 1,50 F. Au rang des rééditions des auteurs belges « classiques », deux albums :

« Blondin et Cirage contre les gangsters » par Jijé de 1942, sous une magnifique couverture cartonnée avec une intéressante bibliographie (édit. Michel Deligne, 133, ch. de Louvain, 1030-BRUXELLES, Belgique) et « A la Mer », illustrations de Paul Cuvelier de 1947, avec de nombreux documents et une longue interview. (Edit. Schtroumpf, 17, av. Alsace-Lorraine, 38000-GRENOBLE).

Après GOLDEN FUNNIES, FAVORITE FUNNIES, THE MENOMONEE FALLS GAZETTE, THE MENOMONEE FALLS GUARDIAN, voici un nouvel hebdomadaire américain reprenant des planches entières en noir et blanc des plus grandes séries paraissant aux USA : PHOENIX avec « Tarzan » de Manning, « Rip Kirby », Flash Gordon, « Steve Canyon », « Krazy Kat », « Papeye », « Buzz Sawyer », « X 9 », « Ralph Kendall », « Bringing up Father » (McManus 1922), et, curieusement, « Dani Futuro ». P.O. Box 786, Mercer Island, Wash. 98040-USA (n° 1 le 2 déc.).



FOURCHE PLANTÉE DANS UN TAS D'ADMETTES

Toujours aux Etats-Unis, le programme de rééditions des Horror-Comics E.C. des années 50 se poursuit : après The Crypt of Terror n° 1, Weird Science n° 15, voici Shock Suspensories n° 12. 1 \$ pièce. East Coast Comix, Inc. P.O. Box 1290, Great Neck, New York 11023, USA.

En Italie, MENELIK (102 numéros parus) publie Buzzelli, « Modesty Blaise », « Garth », et des parodies des plus célèbres héros de la BD. 300 L. 17 Lungotevere dei Mellini, 00193-ROME, Italia. Le premier salon international de la bande dessinée ouvrira ses portes à ANGOULEME du 25 au 27 janvier 74. Ce salon très important regroupera des auteurs, journalistes, éditeurs de très nombreux pays. Renseignements : Francis Groux, Hôtel de Ville, 16016-ANGOULEME.

Jacques Glénat-Guttin.



QUELQUES REVUES DE BANDES DESSINEES INTERESSANTES :

— L'ECHO DES SAVANES n° 5. Tout le monde sait déjà qu'il est paru. Gotlib, Bretecher et Mandryka toujours en forme. Un succès qui ne fait que croître, un tirage qui effraie France-Soir. 5 F. 41, rue Coquillière, 75001 PARIS.

— ZINC n° 15. Guitton, Nicoulaud (qui n'est pas mort), Poussin, Soulas, etc., une bonne équipe sympa. 4 F. Edit André Balland, 33, r. Saint-André-des-Arts, Paris 75006.

— LE CANARD SAUVAGE n° 2. Un net progrès par rapport au n° 1 ; Bosc, Soulas, Tardi, Got, Desclozeaux, Masse, Puig-Rosado, Lucques, Tetsu et surtout des nouveaux dessinateurs. 5 F. 17, av. Alsace-Lorraine, 38000-GRENOBLE.

— PHENIX n° 31. Sous une belle couverture de Forest, on trouve Crepax, Breccia, Pichard et Lob, Mandryka, Druillet, etc. 6 F. 12, rue Blaise-Pascal, 92-NEUILLY.

— BARBARIE n° 1. Plein de planches inédites de nouveaux dessinateurs, et une histoire de Breccia. Edit. Le Poing dans la gueule, case postale 1093, 10002-LAUSANNE, Suisse. 3,50 Frs.

— CURIOSITY MAGAZINE n° 6, publie à la fois des rééditions de classiques franco-belges et de jeunes dessinateurs plus ou moins confirmés. 12 F. 133, ch. de Louvain, 1030-BRUXELLES, Belgique.

— NOTA BENE n° 4. Foulet, Gibo, Vergnaud, Solo, Soulas, Pichon, Hirou, une revue attrayante. 3 F. 84, rue des Martyrs, 75018-PARIS.

— COMICS 130 n° 8. Une excellente histoire de Bruzzelli, quelques articles et des dessinateurs débutants. 8,50 F. 6, rue du Germain, 1050-BRUXELLES, Belgique.

— PULPS n° 3. Publie des illustrations d'auteurs américains et quelques articles. Bien imprimé. 8 F. 6 b, allée des Blancs-Boulaux, 94260-FRESNES.

Quelques fanzines traitant de bande dessinée :

— SUBMARINE n° 6, bien présenté, un dossier Cezard et des dessinateurs semi-professionnels. 5 F. 5, rue des Chantiers, 75005-PARIS.

— LE CALCULOT n° 1, un fanzine sympathique et intéressant (interview de Roger Leloup). 2 F. J. ch. Le Tirrand, MJC rive gauche, 114, av. de Bretagne, 76100-ROUEN.

— LOU PITCHOUN MIQUEOU QUA NON LA PETOCHA DEL MAOUSSES, n° 5, spécial occitan du célèbre PETIT MICKEY QUI N'A PAS PEUR DES GROS, couverture de Gotlib. Christine Poutout, 6, rue Neuve, 94400-VITRY.

— STATISTIQUE BD, fait des sondages auprès des fans de BD, demandez un questionnaire, 31 bis, bd Mutuel, 7200-LE MANS.

— ZOUNDS n° 4. Un excellent numéro consacré à Auclair. Un fanzine présenté « à l'américaine », intéressant et pas prétentieux, contrairement à beaucoup de ses confrères. 4 F. 5, rue Rouget-de-l'Isle, 92150-SURESNES.

— SCROEDER n° 3, fait peau neuve. Un dossier Alexis et des jeunes dessinateurs, la formule universelle. 5 F. 18, rue du Chêne, 77530-VAUX-LE-PENIL.

— COMICS CAMP ; COMICS IN n° 8. Un fanzine espagnol publiant articles, informations et rééditions (ici « Lone Ranger »). Aptdo 8420, MADRID, Espagne.

— TSCHAI n° 1 ; fanzine de science-fiction, numéro dédié à Stephan Wul. Une rubrique BD et une reprise de Vaughn Bodé. 3 F. P. et P. Bousquet, 44, rue Paul-Courteault, 3300-BORDEAUX.

— GOULVENN n° 6, plein de jeunes dessinateurs débutants, sympathique. 3 F. 57, rue Lecourbe, 75015-PARIS.

— FOREIGN COMICS REVIEW n° 3. Des compte-rendus de correspondants du monde entier sur la BD dans leurs pays, en anglais. Pour la France, 4 F. Jacky Goupil, 5, rue Rouget-de-l'Isle, 92150-SURESNES.

— CISO n° 13. Chaque numéro présente une grande réédition d'un auteur classique. Après Sirius, Rysack, Laudy, ici Bob De Moor. En flamand malheureusement. 69 FB. Dany De Laët, Potheek 21, B-2000-ANTWERPEN, Belgique.

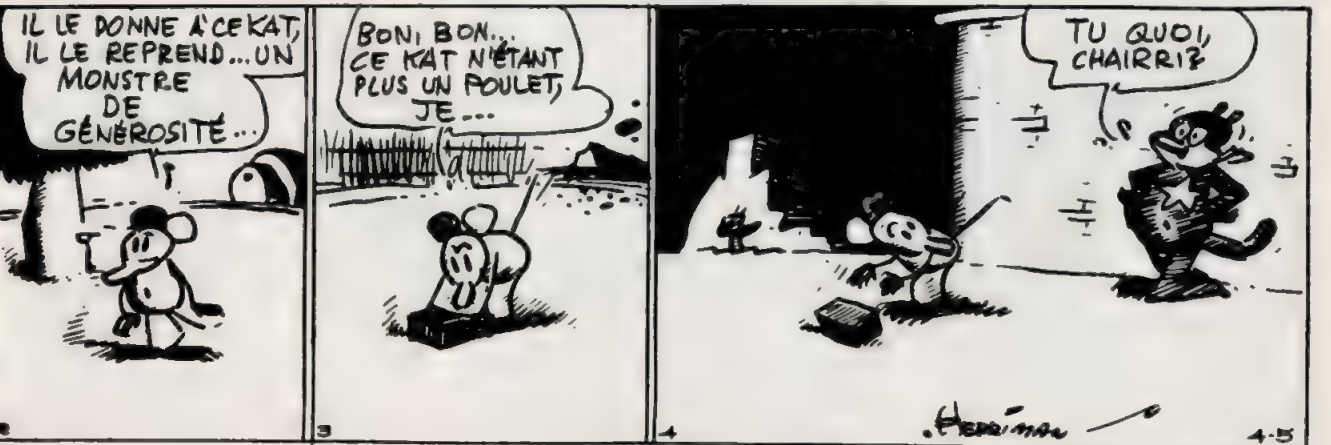
— HAGA n° 8. Revue de tout ce qui paraît dans le monde de la BD. Copieux et bien imprimé, une diffusion beaucoup plus large que les autres fanzines. 4 F. 25, rue Homère, 31500-TOULOUSE.

— Du 1^{er} au 9 décembre, rétrospective Fanzines à la maison des jeunes et de la culture de Soisy-sous-Montmorency, av. du Général-De-Gaulle, avec deux soirées de dessins animés dont une consacrée à McLaren.



Krazy Kat

Herriman



TOUT CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR SUR LA SCIENCE-FICTION EST ÉCRIT SUR CETTE PAGE :



La science-fiction, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui se passera demain. Qu'est-ce que c'est, la science-fiction, à votre avis ? Ça serait pas ces histoires de soucoupes volantes et de Martiens ? Et pour vous, monsieur, qu'est-ce que c'est, la science-fiction ? L'extrapolation raisonnable et raisonnée de l'évolution humaine, une supputation des erreurs et des conquêtes de l'humanité. Dites voir, la science-fiction, pour vous, qu'est-ce que ça évoque ? Des nêfles. Qu'est-ce que c'est la science-fiction ? Le conte de fées d'aujourd'hui. Et vous, madame, qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur la science-fiction ? J'y verrais une tentative de renouvellement du roman traditionnel à l'âge des médias, de l'informatique, de la futurologie et du concept du village planétaire. La science-fiction, pour vous, quoi c'est ? Rien que des conneries. Et toi, qu'est-ce que tu en penses, de la science-fiction ? Aucun bouquin de science-fiction n'a jamais été interdit, alors ! La science-fiction, pour vous, qu'est-ce que ça représente ? De la bagarre avec des monstres qui enlèvent la culotte en zinc des jolies cosmonautes pour renifler dedans. La science-fiction, quoi toi y'en a penser, mon zami ? Veuillez me renouveler votre question, s'il vous plaît. La science-fiction, dites-moi voir ce que vous en pensez ? C'est le rêve, l'évasion, la lune et les étoiles à portée de la main. Qu'évoque pour vous le terme science-fiction ? L'irréel d'aujourd'hui, le réel de demain. C'est quoi, la science-fiction ? C'est vachement politique. Pour vous, la science-fiction,

qu'est-ce que c'est, au juste ? C'est une littérature pour débiles, d'ailleurs j'en ai jamais lue. Quand on vous dit science-fiction, à quoi pensez-vous ? Au cul des fusées qui lâchent leur foire merdeuse sur nos têtes de cons. Que pouvez-vous dire sur la science-fiction ? En URSS elle est barbant comme tout, aux Etats-Unis elle est passionnante ; c'est donc un genre fondamentalement réactionnaire. Qu'est-ce que vous me répondez si je vous dis science-fiction ? Si je te réponds, tu me donnes cent balles ?

Voilà ce qu'ont répondu, ou ce qu'auraient pu répondre si on avait les moyens de se payer un sondage, un échantillonnage bien torché de lecteurs de « Charlie » (mensuel) pris au hasard dans un défilé de la Bastille au Père Lachaise. Comme résultat, c'est pas beau à voir. Vous ne devriez pas être fiers. On n'est pas fiers non plus : on a les lecteurs qu'on mérite. Comme un parti ses électeurs. Wolinski a donc décidé de prendre les choses en main. Wolinski a décidé de fourguer dans « Charlie » (mensuel) une rubrique régulière de science-fiction. Pour que vous appreniez. Pour que vos chères petites têtes creuses se meublent de tout ce qu'il faut savoir sur la science-fiction. C'est vital, pour vous. C'est ça ou crever. Ceux qui ne croient pas aujourd'hui à la science-fiction sont ceux qui ne croyaient pas à l'arbalette en 1415 (1). Ceux qui ne lisent pas aujourd'hui de la science-

fiction sont ceux qui ne lisaient pas Flaubert en 1869 ; ça ne leur a pas réussi, ils sont tous morts depuis, c'est comme je vous le dis. Alors Wolinski a décidé de faire comme toutes les autres revues de bandes dessinées : réserver un petit coin triste pour la science-fiction. Wolinski n'a pas son pareil pour prendre le train en marche. Il ira loin, ce petit, croyez-moi. Et pour parler de science-fiction, Wolinski s'est attaché les services d'un spécialiste de renommée mondiale : moi. Il faut savoir viser haut quand on veut satisfaire sa clientèle. Vous serez donc satisfaits ou remboursés. Je suis cher mais réglot, telle est ma devise. Vous allez voir ça. Ça va fumer. Attention, je vais commencer...

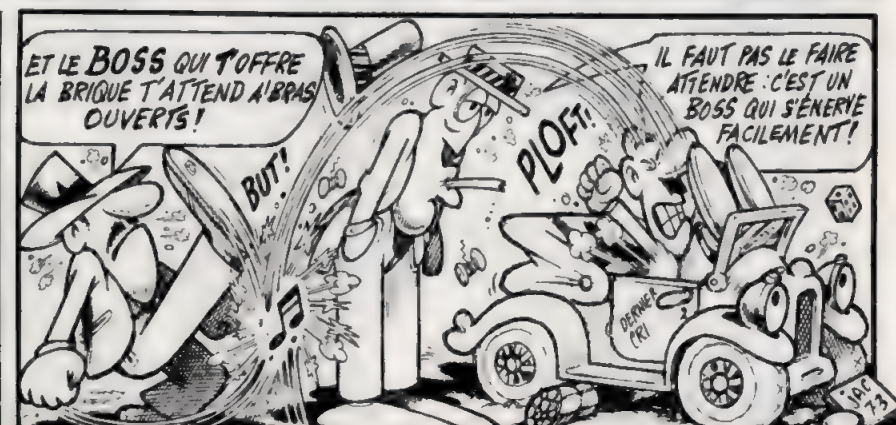
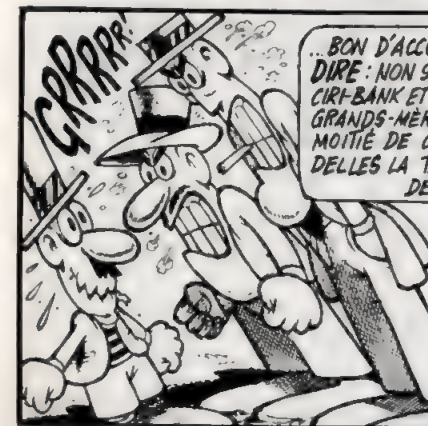
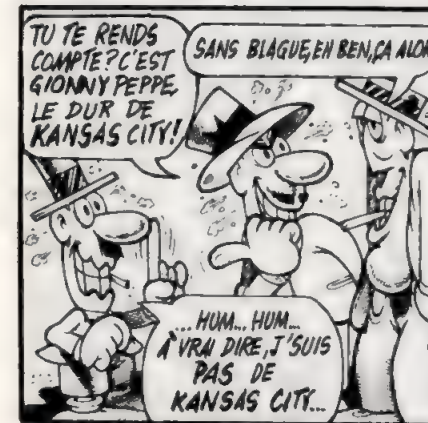
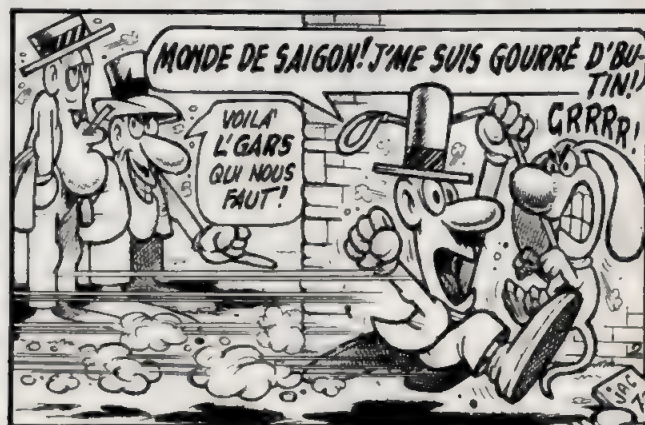
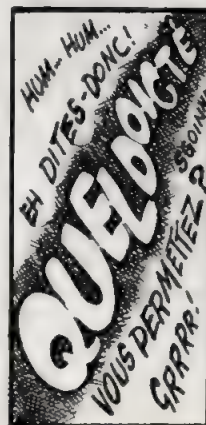
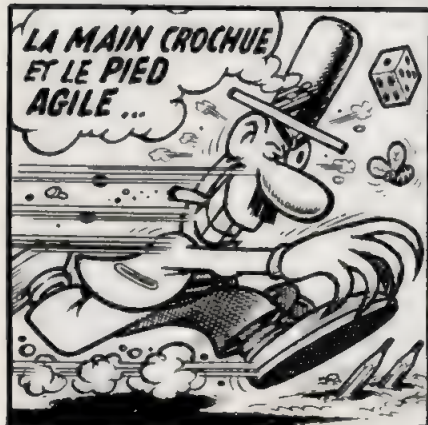
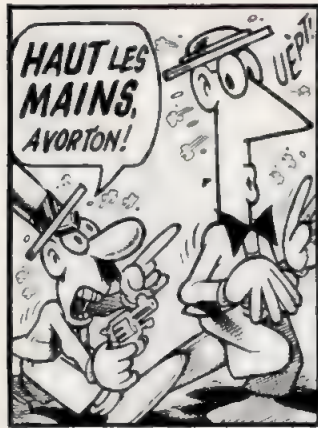
L'ennui, c'est que pour commencer il faut trouver le commencement. Où il est, le commencement ? J'ai paumé le commencement. C'est humain, non ? Tout ce qui est humain est faillible. Je suis faillible, donc humain, ou l'inverse. Je suis faillible, donc je peux faillir. Je suis en train d'avoir failli vous parler de science-fiction. Mais je ne sais plus ce que j'ai fait de mon début. Ça part mal. Wolinski va me virer. Il oserait ? Vous croyez vraiment ? Et avec ça le bas de la page qui monte à la vitesse d'un cheval au galop ; j'ai déjà les pieds trempés. Si je pouvais commencer... Mais le commencement, qu'est-ce que c'est ? La définition ou l'historique ? Les thèmes ou l'idéologie ? La fonction ou la production ? Les collections ou les auteurs ? Des livres en vrac ou le big bouquin de l'année ? Les fanzines à 100 exemplaires ou le best-seller de luxe ? L'actualité ou les classiques ? C'est tout ça à la fois et tout ça en même temps, peut-être bien. Mondieumondieu, que la vie est compliquée. J'ai bien envie de remettre ça à la prochaine fois, quand je serai dessoûlé. Oui, tiens, je remets ça à la prochaine fois. En attendant, lisez *Le temps incertain* de Michel Jeury, collection « Ailleurs et demain », éditions Robert Laffont. C'est bath. C'est réel et irréel. C'est poétique et tout. C'est vachement politique. Ça plane et ça fait réfléchir. Parole !

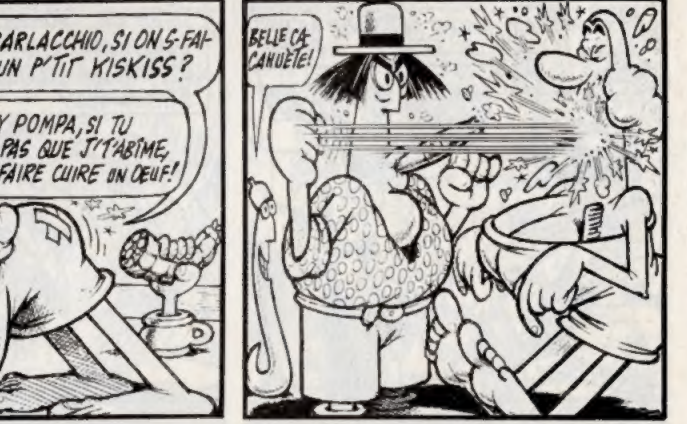
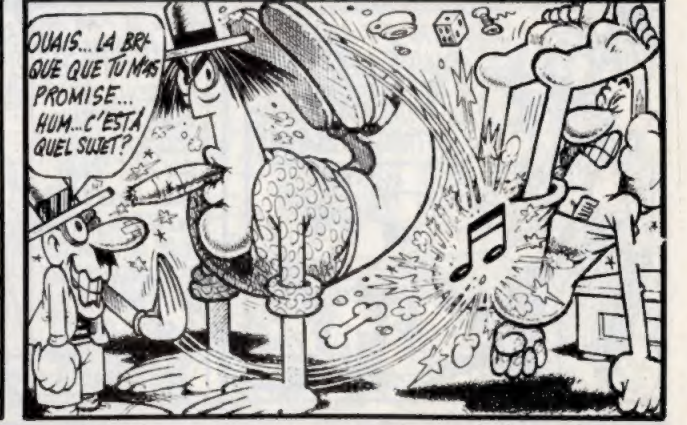
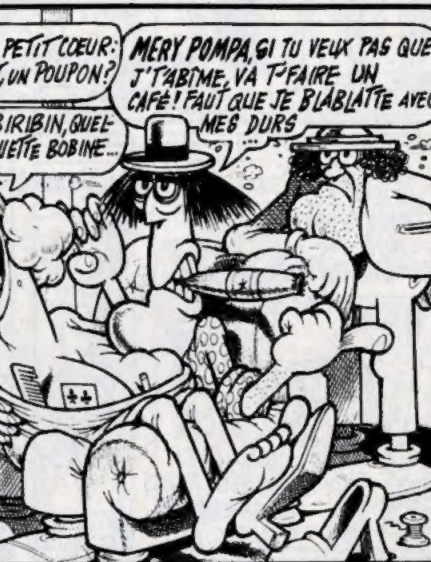
Ça y est, le bas de la page ! J'ai de l'eau jusqu'aux trous de nez. A la prochaine fois. On n'est pas aux pièces. Gloup.

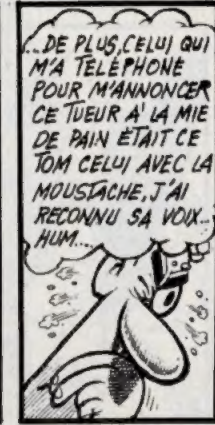
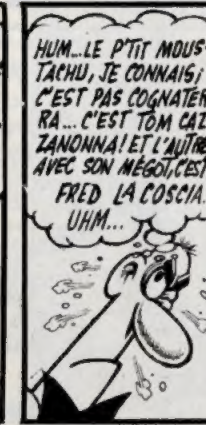
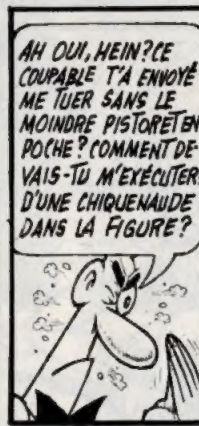
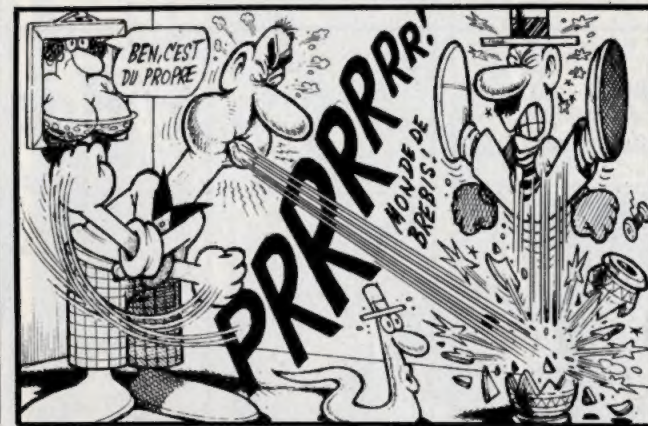
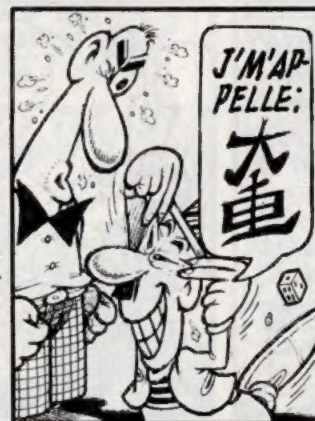
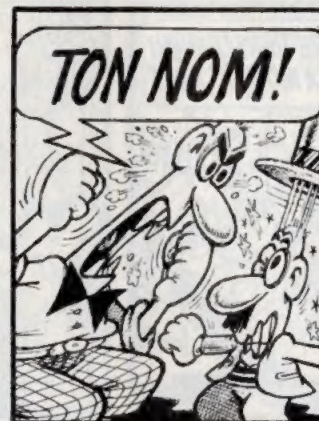
Andrevon.

(1) Azincourt, bande de minables.











à suivre



VOUS AVEZ LOUPE CES NUMEROS DE HARA-KIRI PARCE QUE (RAYEZ LES MENTIONS INUTILES) :

- Vous n'étiez pas né.
- Le mauvais goût n'était pas encore à la mode.
- Vous étiez issu d'un milieu populaire.
- L'almanach Vermot vous faisait bander.
- Vous étiez en prison pour le vol du numéro 1.
- De Gaulle suffisait pour vous faire rire.
- Vous aviez rencontré Dieu.
- Vous n'aviez pas d'argent à foutre en l'air.
- Mai 68 n'avait pas changé votre vie.

NE RATEZ PAS LE PROCHAIN, DANS DIX ANS VOUS LE REGRETEREZ.

